

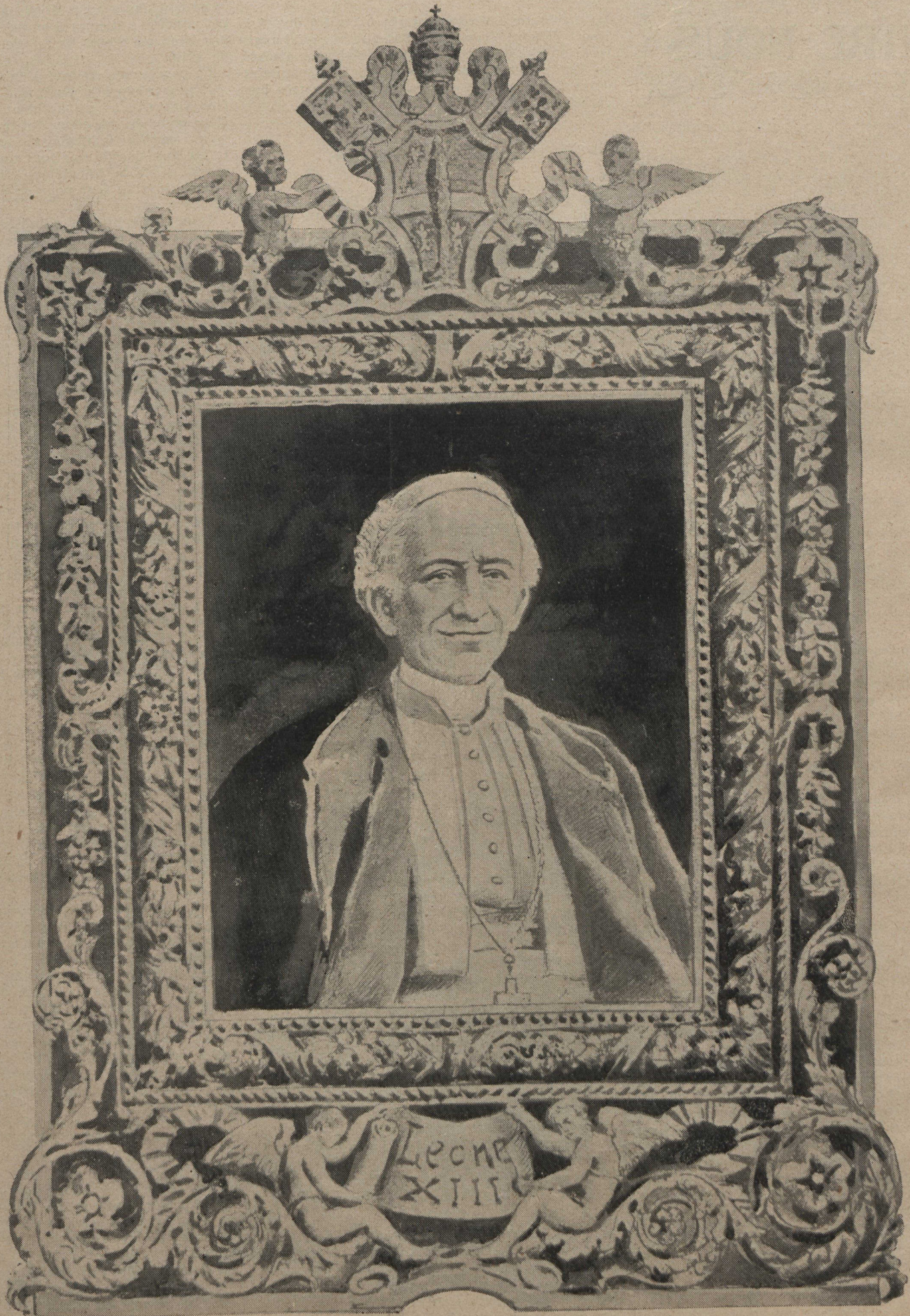
LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 64

MONTREAL, 11 JUILLET 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



APC no 39 at 1104C

LÉON XIII MOURANT

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

| | |
|----------------------|-------------------|
| Quatre mois, \$1.00. | Payable d'avance |
| Un an, \$3.00. | Six mois, \$1.50. |



Avez-vous jamais vu un journaliste se préparant à pondre un article ?

Après s'être mis en tenue de bataille, c'est-à-dire après avoir enlevé son paletot, — car il est reconnu qu'il est impossible d'écrire quelque chose qui ait du bon sens, à moins d'être en bras de chemise, — il dispose son papier à la bonne place, s'assure de l'élasticité de sa plume, allonge les jambes, s'appuie la tête au dossier de son fauteuil et... regarde en l'air.

C'est généralement du plafond qu'arrivent les idées.

Que si, toutefois, rien ne vient, il change de position et regarde autour de lui, puis examine les menus objets qui traînent sur sa table. La moindre chose peut servir de matière à une chronique.

C'est exactement ce que je viens de faire, et, rien n'étant tombé du plafond, je vois près de mon papier deux timbres-poste, l'un à l'effigie de la reine Victoria, l'autre portant les traits du nouveau roi d'Angleterre.

Tous deux ont servi, les timbres et... les souverains.

Ces timbres de deux centins se ressemblent beaucoup, abstraction faite des effigies, — mêmes dimensions, même couleur, même apparence.

Cependant, en les examinant avec attention, je remarque des différences qui doivent nous intéresser, nous, Canadiens.

Prenez un timbre de la reine Victoria. La gravure en est excellente, le style est très sobre, et le tout est bien conçu. La reine est couronnée, et les deux coins supérieurs du timbre sont occupés par la feuille nationale, la feuille d'érable, comme il convient à un honnête timbre-poste canadien. Les coins inférieurs portent un chiffre indiquant la valeur du timbre.

Maintenant, passons au nouveau timbre. Je le trouve absurde. Le roi porte un manteau d'hermine, fourrure très chaude, et il a la tête nue, lui, chauve ou peu s'en faut. Mais il va s'enrhumer, ce cher monarque ! Pourquoi ne pas lui avoir mis une couronne sur le crâne, comme on le faisait pour sa maman ?

Pourquoi ? Parce qu'alors il y aurait eu trois couronnes sur le timbre, trois. Car nos deux belles feuilles d'érable ont été supprimées, enlevées, démenagées, pour faire place à deux couronnes royales.

Vous direz ce que vous voudrez, mais je trouve que cela n'est pas gentil, et que c'est même très peu délicat pour nous.

Deux couronnes dans les coins, alors qu'une seule posée à la bonne place aurait si bien fait l'affaire du roi, qui étouffe dans son manteau de poils et qui est exposé à attraper le corysa le mieux réussi du monde !

Toutefois, en regardant de plus près, tout près du chiffre 2, je vois quelque chose que l'on me dit être des feuilles d'érable ; on ajoute même qu'il y en aurait alors quatre, deux de chaque côté, mais j'avoue en toute candeur que, même avec le secours d'une loupe, je ne vois rien qui ait l'apparence de la feuille de notre arbre national. Il y a bien quatre taches blanches informes, mais elles ressemblent à des feuilles d'érable, comme des truffes à des homards.

On peut prendre ça pour tout ce qu'on veut, sauf pour des feuilles.

Ce timbre me déplaît.

◆◆ J'ai deux sous dans ma poche, je les examine. L'un est anglais, l'autre canadien, et ces

sous, britanniques tous deux, portent des inscriptions bien différentes pour l'observateur.

L'Anglais s'exprime ainsi : "Victoria, Dei Gratia, Britt, regina, F. D.", ce qui signifie "Victoria, par la grâce de Dieu, Reine d'Angleterre, défenseur de la foi."

Le Canadien dit tout simplement : "Victoria, par la grâce de Dieu, Reine."

Pourquoi cette différence ? Comment peut-il se faire que le souverain anglais soit défenseur de la foi, en Angleterre, et non pas au Canada ?

Pour parler franc, entre nous, le roi ou la reine n'est pas plus défenseur de la foi en Angleterre qu'au Canada, là-bas qu'ici, en deçà qu'au delà des mers.

Ce titre de Défenseur de la foi a été donné à Henri VIII, en récompense d'un ouvrage qu'il avait écrit, ou plutôt, fait écrire pour réfuter les erreurs de Luther et d'Erasmus, ouvrage tout empreint d'une foi profonde. Le roi était alors très bon catholique, quand

Une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

La poule se nommait Anne de Boulen. Le roi ayant conçu une vive passion pour elle, voulut l'épouser, mais, il y avait un mais. Il était marié, et, pour se débarrasser de sa conjointe légitime, il fallait un prétexte. Le bon époux crut l'avoir trouvé dans un vague degré de parenté, qu'il découvrit et invoqua près du Saint-Siège, pour faire annuler son mariage. Rome ne se prêta pas à cette petite combinaison, assez canaille, du reste, et Henri VIII rompit brusquement avec le Pape, pour l'amour de la dite poule.

Vous savez le reste, mais, malgré son apostasie, il n'en continua pas moins à se parer du titre de Défenseur de la foi, et ses successeurs l'imitèrent. Ce que nous voyons aujourd'hui sur les monnaies d'Angleterre n'est donc que la continuation de la fumisterie d'Henri VIII.

Du reste, il faut toujours nous défier de ces inscriptions et des titres que prennent certains rois, et nous souvenir que, jusque dans le siècle dernier, les rois d'Angleterre s'arrogeaient le titre de rois de France, alors que, depuis près de trois cents ans les Anglais ne possédaient plus un pouce de terre française.

Ils oublièrent, ces braves gens, le dernier coup de balai que le duc de Guise leur avait donné en 1558, à Calais, dernier coup du grand balayage commencé par l'immortelle vierge de Domrémy, la plus grande des filles de France et du monde, Jeanne d'Arc !

De nos jours, les Anglais sont les premiers à rire eux-mêmes des excentricités de ces inscriptions.

Le Barbe-Bleue couronné d'Angleterre n'était pas le seul à porter, comme vous le savez, un titre accordé par la Cour de Rome.

Le roi de France était le "Roi très chrétien".

Le roi d'Espagne : "Roi catholique".

Le roi de Portugal : "Roi très fidèle".

Le roi de Hongrie : "Roi apostolique".

◆◆ Sur les nouvelles pièces de monnaie, le roi prend le titre de "Rex imperator", Roi empereur, alors que jamais la reine Victoria ne l'a fait, sauf pour la monnaie des Indes.

Je vois aussi que le mot "Canada" n'existe plus sur le côté face des pièces, et qu'il a été relégué au côté pile, après la désignation de la valeur de la monnaie.

La reine Victoria était plus gracieuse. Le "Canada" se trouvait au poste d'honneur sur les pièces qui portent son effigie.

C'est peu de chose, direz-vous, et cela ne diminue pas d'un millième la valeur de la pièce ; c'est vrai ; mais, au risque de passer pour un grincheux, je proteste et protesterai toujours jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

Je suis très ami du progrès, mais je n'en vois pas du tout dans ces innovations, qui ne sont que des changements que rien ne motive.

◆◆ S'il faut en croire les dépêches, les Anglais font des frais extraordinaires pour la réception de M. Loubet, président de la République française, qui rend au roi Edouard la visite que celui-ci lui a faite dernièrement, frais bien plus grands que ceux faits pour recevoir l'empereur d'Allemagne ou n'importe quel roi d'Europe.

Quand on voit les empereurs, les impératrices, les rois et les reines venir tour à tour en France offrir au président l'assurance de leur amitié, on se demande parfois si l'on ne rêve pas.

Si l'on avait dit, il y a trente ans, à M. Loubet, fils de petit cultivateur, qu'il serait un jour l'hôte des monarques les plus puissants de l'Europe, et que lui-même deviendrait l'égal sinon le supérieur de toutes ces têtes couronnées, il aurait bien ri à la prédiction d'une chose tellement invraisemblable.

Et, cependant, c'est parfaitement vrai.

Si l'on avait dit également, il y a trente ans, à ces empereurs et ces rois qu'ils iraient présenter leurs hommages à un simple avocat, ne comptant pour ancêtres aucun roi ou prince, mais seulement de toutes ces têtes couronnées, ils auraient levé les épaules de pitié.

Et pourtant, c'est tout à fait exact.

Il y a trente ans, on considérait la République française comme un accident, un gouvernement d'occasion, de pis-aller, qui ne durerait pas et qu'un souffle suffirait à renverser ; et depuis trente ans, que de rois sont tombés de leur trône, pendant que la République française s'affermisait de jour en jour pour en arriver à la solidité qu'elle a aujourd'hui.

Je ne parle pas des administrations, des ministères, que l'on peut juger comme on le veut et comme ils le méritent, mais je constate seulement la stabilité de la nouvelle forme de gouvernement.

◆◆ Quant à moi, j'ai toujours eu confiance dans l'avenir, comme je l'avais quand j'ai eu l'honneur d'être président de la première fête du 14 juillet, à Montréal, en 1880.

L'honneur était assez périlleux, et nous eûmes à lutter contre bien des préjugés, des préventions absurdes, mais qui n'en constituaient pas moins de grands obstacles à vaincre.

A force d'énergie, de patience et de bon accord, nous en sommes venus à bout, grâce aussi et surtout aux braves Canadiens intelligents qui se sont joints à nous pour assurer le succès.

Depuis, vous savez quel enthousiasme cette fête du 14 juillet soulève dans tout Montréal, et quel bien on a déjà fait avec les bénéfices récoltés, bénéfices qui vont toujours en augmentant et qui sont employés à la charité.

Il y a vingt-trois ans, on nous prédisait un fiasco complet, et, dans deux ans, en 1905, on va pouvoir célébrer les noces d'argent de la fête nationale française !

Que d'heureux changements !

◆◆ Après la note gaie vient un air triste, les larmes remplacent le rire. C'est la vie !

Une pauvre mère de famille est venue, dernièrement, se plaindre de son mari, un fainéant qui n'a pas le courage de travailler et refuse de pourvoir à ses besoins. Le cas n'est, malheureusement, pas rare, et je n'en parlerais pas si, dans sa déposition, la plaignante n'avait révélé ce fait que certains manufacturiers font travailler les femmes à si bas prix que l'on se demande si la chose est possible.

C'est une triste vérité, cependant, et la malheureuse dont il s'agit, ne gagnait que "quarante cents" par douzaine de chemises !

"Quarante cents ! s'écria l'honorable juge Desnoyers, indigné, quarante cents ! mais on dirait que ces misérables individus trafiquent sur les consciences et sur l'énergie morale !

"Mais il est honteux de voir que notre ville a de ces établissements, dont les agissements ont fait frémir la population américaine au point que la législature, après une enquête sévère, a adopté des mesures pour punir les bandits qui exploitent ainsi la misère !

"Les journaux, ajoute le savant juge, devraient bien attirer l'attention du gouvernement sur ce sujet important."

C'est parfaitement dit, mais le gouvernement est bien loin, les sénateurs sont perchés trop haut pour voir les miséreux, les députés sont si absorbés dans la préparation de leurs discours, et les fabricants de chemises sont peut-être bien puissants...

Il doit cependant exister un moyen de remédier à un pareil état de choses.

Comme le vice est surtout local, c'est-à-dire confiné à Montréal, est-ce que les sociétés ouvrières, les échevins et les citoyens en général, ne de-

vraient pas se réunir et protester publiquement contre les agissements des exploiters de la misère.

De l'énergie, du nerf, du tapage (pacifique), de l'action, et que la clameur du peuple indigné soit si forte, qu'elle ébranle les fenêtres du Parlement d'Ottawa et réveille nos législateurs !

Le sujet est assez important, comme l'a dit le juge.

Que l'on vienne donc faire mine de ne pas comprendre qu'il y ait des anarchistes, en voyant ce qui se passe !

♦♦ Au moment où je vais clore ma causerie, on annonce que le pape est mourant, et il est probable qu'il sera mort quand vous lirez ces lignes. C'est plus qu'une grande perte, c'est peut-être une catastrophe, car du choix de son successeur va dépendre la paix de la France, et, par conséquent, de l'Europe.

Le bon Léon XIII, tolérant, aux idées larges et conciliantes, est bien difficile à remplacer.

LEON LEDIEU.

LA CRÈCHE DE LA MISÉRICORDE

(Voir gravures)

Il y a près de cinq ans, le 21 novembre 1898, fut bénite et inaugurée la Crèche de la Miséricorde, rue Dorchester. Le couvent, sans doute, existait dès assez longtemps déjà, ainsi que la "Maternité", mais, faute d'un local assez spacieux et convenablement aménagé, les enfants, sitôt après leur baptême, étaient transportés à la Crèche de l'Hôpital Général. En 1889, les Soeurs Grises, dont les charges se multipliaient, déclarèrent qu'elles ne pourraient plus recueillir les enfants nés à la "Maternité" de l'institut de la Miséricorde. Il fallut donc dès lors garder les nouveaux-nés à l'hospice même,

en attendant qu'un local spécial fût construit pour eux.

Ce ne put donc être qu'en 1898, et c'est aussi alors que se fonda, à l'instigation de l'archevêque de Montréal, l'Association des Dames Patronesses de la Crèche. "Cette association, nous dit un opuscule publié l'hiver dernier par les soins de la secrétaire de l'Oeuvre, et auquel j'emprunte tous mes renseignements, cette association fut placée sous le patronage de la très sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Vincent de Paul."

Un an et demi plus tard, quelques messieurs, désirant eux aussi participer à l'oeuvre, se réunirent pour fonder l'Association des Patrons de la Crèche de la Miséricorde.

C'est cette dernière association qui avait organisé, le 18 juin, une superbe excursion à Saint-Ours, au profit de l'oeuvre qui lui est chère, excursion qui a eu un plein succès et qui a été très brillante à tous les points de vue.

Les lecteurs de ce journal seront sans doute intéressés par la vue de ces photographies, montrant diverses pièces de l'Institution de la Miséricorde, ainsi que des vues prises au cours de l'excursion du 18 juin.

Puisse cette vue réveiller, plus ardente en leur âme, la sympathie envers les pauvres petits enfants abandonnés, entrés dans la vie sous de si tristes auspices, et qui ne peuvent compter, hélas ! que sur la charité et l'assistance morale de leurs semblables pour parcourir honnêtement, sinon heureusement, le chemin de leur existence.

COLETTE.

On s'attache aux femmes par le mal qu'on leur fait autant que par celui qu'elles nous font. — PAUL BOURGET.

* * *

L'héroïsme n'est que dans une minute, celle où l'on choisit le sacrifice, mais cette minute, pour beaucoup, dure toute la vie. — JEAN AICARD.

LÉON XIII MOURANT

Léon XIII se meurt ! tel est le mot qui court le monde, au moment où nous mettons sous presse. Chargé d'années et de labeurs, l'illustre nonagénaire s'éteint doucement dans toute la sérénité qui enveloppe le déclin du juste.

A travers les âges futurs, Léon XIII sera cité comme l'un des souverains pontifes qui ont jeté le plus d'éclat sur la chaire de saint Pierre.

Doué du sens diplomatique, il sut se faire respecter de toutes les nations, et il exerça sur son siècle une très grande influence.

Sa mort sera une perte irréparable pour la catholicité, qu'il dirigeait avec une sagesse consommée, ainsi que pour l'univers entier, dont il était la plus brillante lumière.

L'"Album Universel" partage le deuil profond que suscite le Grand Vieillard disparu.

LES CADEAUX DU PAPE

Le pape Léon XIII a été, plus encore que ses prédécesseurs, choyé par les fidèles du monde entier. Les cadeaux qu'il a reçus, et dont quelques-uns sont princiers, représentent une valeur de plus de 50 millions de francs. A son récent jubilé, on lui a offert 28 tiaras, 319 croix constellées de diamants et de pierres précieuses, 1,200 calices d'or et d'argent, sans parler du petit souvenir de l'empereur Kruger, un diamant, un des plus gros du monde, qui vaut la bagatelle de 20 millions de francs. Encore dernièrement, une Américaine lui a envoyé une précieuse tabatière contenant un chèque de 250,000 francs, petite contribution au Denier de Saint-Pierre, dont le pape a déjà reçu 25 millions.

LA MORT DU TRÉSORIER PROVINCIAL

Dans la personne de l'hon. Henri - Thomas Duffy, la province de Québec vient de perdre un citoyen intègre et un homme public de haute valeur.

M. Duffy était un ami des Canadiens-français, et, en maintes occasions il a manifesté ses sentiments sympathiques à notre race.

Il naquit dans le canton de Durham, comté de Drummond, Québec.

Il fit ses études au Collège Saint - François, Richmond, et à l'Université McGill, où il obtint, en 1876, son diplôme de bachelier ès-arts avec très grande distinction.

Il suivit les cours de loi à la même institution, en 1878, et fut appelé au barreau.

Il se livra à l'exercice de sa profession dans Sweetsburg, dont il fut élu maire.

Il était libéral en politique, et personnifia longtemps la "Brome County Temperance Alliance."

M. Duffy se présenta dans Brome en 1888, mais ne put réussir à se faire élire.

En 1897, il était envoyé au parlement, et feu l'honorable M. Marchand l'appela dans son cabinet, en mai, comme com-

missaire des travaux publics.

Il succéda à l'honorable M. Marchand comme trésorier provincial.

Aussi bien au parlement que durant les campagnes électorales, il rendit à son parti d'éminents services. Aussi, était-il reconnu comme l'un des forts "debaters" et l'un des plus vigoureux tribuns que possédait le parti libéral.

L'honorable M. Duffy était membre du Royal Colonial Institute. Il fut choisi comme représentant de la province de Québec au couronnement de Sa Majesté le roi Edouard VII, en 1902.

M. Duffy appartenait, en religion, à l'église d'Angleterre.

La mort de M. Duffy est une perte des plus sensibles pour le parti libéral.

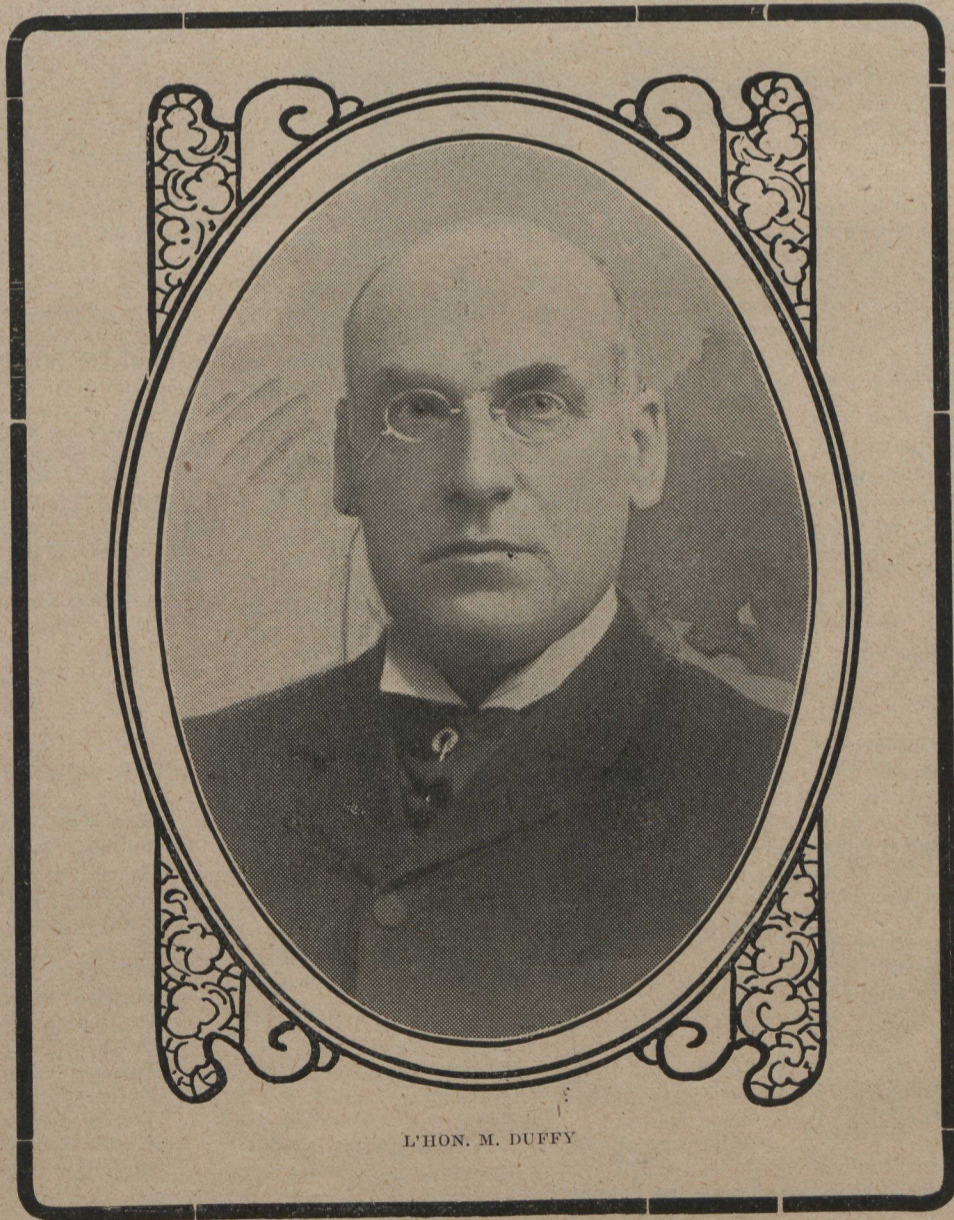
M. Duffy était le type de l'homme public consciencieux, droit, loyal.

Esprit ouvert, tolérant, citoyen intègre, libéral convaincu, il a fourni une carrière utile et bien remplie.

Comme ministre à Québec, il a joué un rôle important.

Avocat distingué, orateur éloquent et chaleureux, il s'est distingué au barreau et à la tribune.

Dans les élections, c'était un joueur remarquable.



L'HON. M. DUFFY

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE BAROMÈTRE

Me voyant l'autre jour consulter mon baromètre, mon ami Louis me dit :

“Je ne puis regarder un baromètre sans avoir présente à la mémoire une scène de mon enfance, qu'il faut que je te raconte. Mon père possédait un de ces instruments, auquel il tenait beaucoup, car c'était un souvenir de famille. Le cadre était une sorte d'objet d'art avec des dorures et des sculptures fort belles. Sur la muraille de la salle à manger, le baromètre figurait à la place d'honneur. Mon père le tapotait chaque matin et en réglait l'aiguille avant d'entrer dans son cabinet de travail, qui s'ouvrait précisément sur la salle de nos repas.

“Or, un jour qu' Aimée, la gouvernante, mettait le couvert pour le déjeuner, Joseph, son fils et moi nous courions autour de la table, gambadant, nous poursuivant, comme deux enfants de dix et de douze ans que nous étions. Le diable me souffla dans la cervelle une idée saugrenue. On m'avait tant et si souvent défendu de toucher au baromètre, que je le considérais comme une sorte de chose sacrée, et cependant, tout en galopant au ras de la muraille, je le saisis par le bas du cadre et je lui donnai une forte impulsion pour le balancer. Hélas ! non seulement il se balança, mais il quitta son clou et tomba sur le parquet. Tout était brisé, et le verre, et les aiguilles, et les sculptures. Quant au mercure, il était répandu en gouttelettes qui semblaient courir les unes après les autres pour se rejoindre.

“Soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et mon père parut sur le seuil. Il pâlit en voyant le désastre, et d'un air courroucé il demanda :

“Qui a fait cela ?”

“ Craignant d'être grondé, je baissai la tête sans répondre. Mais le doux, le timide Joseph, qui avait la bonté par excellence et l'instinct de dévouement, répondit simplement :

“C'est moi.”

“ Aussitôt, il était empoigné par le bras et conduit dans le cabinet. La porte fut refermée et nous entendîmes des éclats de voix. Le pauvre Joseph recevait une correction destinée à lui enlever à tout jamais l'envie de toucher à un baromètre.

“Je me précipitai pour crier : “C'est moi ! c'est moi !”

“Mais Aimée me devina. Elle me saisit à bras-le-corps, appuya ma tête contre sa poitrine, et, tout bas, elle me dit à l'oreille :

“Taisez-vous, taisez-vous, mon petit maître ; la peau de Joseph est plus dure que la vôtre. Ce ne sera rien ; ne parlez pas.”

“Mon père rouvrit la porte et poussa vers nous Joseph, très rouge, mais impassible et sans une larme aux yeux.

“Aimée m'avait lâché et s'était levée. Mon père lui dit :

“Vous êtes responsable des dégâts de votre garnement de fils. Je retiendrai sur vos gages le prix du baromètre.”

“Aimée répondit :

“Comme monsieur voudra.”

“Puis elle me prit entre ses bras, dégringola l'escalier et, toujours courant, m'emporta dans la cuisine.

“Joseph nous avait rejoints. Nous nous tenions embrassés tous les trois et nous pleurions.

“A travers mes sanglots, je demandai à Aimée : “Est-ce qu'il te fera payer la machine que j'ai cassée ?”

“Elle eut un sourire sous ses larmes et me répondit :

“Ce n'est pas à craindre.”

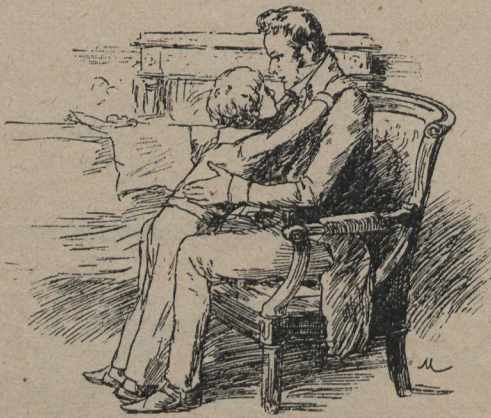
“En effet, mon père s'en tint à la menace. Le baromètre fut raccommodé le mieux possible, et jamais plus mon père n'en reparla à Aimée.

“L'incident m'était cependant resté sur le cœur. Toute la journée j'avais été triste. Je comprenais bien que j'avais mal agi : j'aurais dû déclarer à mon père que le baromètre s'était brisé par ma faute. En laissant Joseph s'accuser à ma place et recevoir la correction que j'avais méritée, j'avais commis par crainte, c'est-à-dire par lâcheté, une vilaine action.

“Le soir, dans le petit salon où nous restions après le dîner, mon père, qui avait remarqué ma triste figure, m'interrogea sur la cause de mon attitude silencieuse. Je ne répondis pas tout d'abord. Mais, mon père insistant, je ne tardai pas à me jeter dans ses bras en criant :

“Il est innocent ! il est innocent !”

“Le mot était bien gros pour la légèreté du délit ; mon père ne comprenait pas :



“Il est innocent ! il est innocent !”

“Innocent ? De quoi ?”

“Alors, je lui racontai tout ce qui s'était passé le matin, ma sottise, ma maladresse et le dévouement de Joseph. Mon père m'écoutait avec surprise ; il fut touché et, après m'avoir fait les reproches que j'avais mérités, il me dit en parlant de Joseph :

“C'est un brave cœur ; n'oublie jamais, mon enfant, sa conduite dans cette aventure, où il a témoigné tant de dévouement pour toi.”

“Je me sentis soulagé de l'aveu que j'avais fait à mon père, et je me promis de m'accuser toujours franchement des fautes que je pourrais commettre.

“Quant à Joseph, je l'ai toujours aimé comme le plus dévoué, le plus sûr des compagnons. Je ne voyais en lui qu'un frère de berceau, qui vivait près de moi depuis ma naissance. Nous grandîmes côte à côte, nous recherchant toujours et sans autres nuances dans notre affection que des bouderies sans importance, inévitables dans la vie commune entre deux enfants.

“Je n'ai jamais oublié l'histoire du baromètre. J'ai toujours regretté d'avoir laissé gronder et corriger injustement mon petit ami ; mais je m'en console, en pensant que la preuve de dévouement que me donna Joseph, dans cette mémorable circonstance, fut pour nous deux la consécration de la profonde amitié qui nous a toujours unis.”

D'après MAXIME DU CAMP,
de l'Académie Française.

Logique enfantine.

—Dis donc, papa ?

—Quoi donc ?

—Comment que ça se fait que quand on souffle sur le feu ça l'allume, et que quand on souffle sur la bougie, ça l'éteint ?

RÉSULTAT DU CONCOURS DU 6 JUIN

— DONNÉ DANS LA PAGE DE SAINT-NICOLAS

Voici les réponses justes aux questions posées dans le numéro du 2 mai de l'Album Universel :

1. DOLLARD DES ORMEAUX,
2. BLANCHE DE CASTILLE,
3. L'ILE SAINTE-HELENE, OU MOURUT NAPOLEON 1ER,
4. LE NOMBRE 86.



MARIE GRAVELLE

Et voici les noms des lauréats :

Vital Mallette, Pointe-Claire ; Joséphine Brazeau, Evelina Lépine, Cedmen Plouffe, Adeline Noulard, Ovide Robert, Arthur Daigle, Marie de Bellefeuille, Jeanne Lafond, Antoinette Lecaire, Adrien Plouffe, Paul Maillet, J. Brais, Montréal ; A. Lapiere, Ville Saint-Paul ; Angela Rondeau, Adjudant Jinchereau, Québec ; Paul-Eug. Saint-Pierre, Ottawa ; Apollinaire Hébert, Cohoes, N. Y. ; Antonio Paulhus, Fall-River, Mass. ; Hector Parthenais, Lowell, Mas. ; Lucienne Voisard, Saint-Alban ; Fortunat Rhéaume, Valleyfield ; Marie Gravelle, Ottawa ; Arthur Juneau, Québec ; Omer Dancose, Saint-François, Beauce ; J.-N.-Adjudant Mathieu, Village Montmorency ; Imelda Héroux, Trois-Rivières ; Albertine Santoire, Saint-Christophe ; George-Henri Boulanger, Malbaie ; Antonia Cloutier, Papineauville ; Marguerite-M. Morisset, Saint-Georges, Beauce ; Mignonne, Fauvette, Saint-Gabriel de Brandon ; Albertine-P. Fraserville.

NOTES

Les trois derniers voudront bien m'envoyer leur nom véritable, afin que je puisse leur faire adresser leurs primes.

Nous publions sur une autre page les photographies des lauréats. Deux de ces photographies ne sont pas accompagnées d'un nom. Je prierai les auteurs de cette petite distraction de vouloir bien la réparer, s'ils veulent que je sache à qui retourner leurs portraits.

Le portrait de Marie Gravelle, d'Ottawa, nous est parvenu trop tard pour être classé avec les autres, c'est pourquoi nous l'avons placé dans une autre page.

SAINT-NICOLAS.

PETITE POSTE DE SAINT-NICOLAS

VITAL M. — Votre petite traduction n'était pas mal, mais on n'accepte que des travaux originaux à la “Tribune des Jeunes”.

PAUL-EUG. Saint-Pierre. — Il sera fait comme vous le désirez, mon petit ami.

GEORGE-HENRI B. — Oui, sans doute, votre petit frère peut concourir avec vous ; je regrette qu'il soit trop tard maintenant, mais ce sera pour une autre fois.

LE COLIMAÇON

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas, vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille,
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul remplir sa maison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Viellir de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

A. ARNAULT.



Puis elle me prit dans ses bras et dégringola l'escalier

garnement de fils. Je retiendrai sur vos gages le prix du baromètre.”

“Aimée répondit :

“Comme monsieur voudra.”

“Puis elle me prit entre ses bras, dégringola l'escalier et, toujours courant, m'emporta dans la cuisine.

“Joseph nous avait rejoints. Nous nous tenions embrassés tous les trois et nous pleurions.

LES FEMMES CHINOISES

En Chine, la femme est entièrement soumise à l'autorité du mari. Pendant longtemps, dans les classes élevées, elle ne pouvait sortir sans l'autorisation de son époux et sans se faire porter dans une chaise soigneusement fermée ; aujourd'hui, elle va à la cour, sort en litière à visage découvert, et mène une vie qui rappelle à quelques égards celle d'une dame européenne. Mais, dans les classes moyennes, la femme chinoise ne sort pas du gynécée, et son existence est tout entière vouée aux soins du ménage. Devenue mère d'un ou plusieurs fils, elle acquiert pourtant une autorité réelle, qui se transforme en une véritable dignité quand ces fils sont mariés.

Le mariage est souvent résolu dès la naissance des futurs. Lorsque l'époque de le célébrer arrive, les cérémonies commencent. Si tous les signes sidéraux sont favorables, le père ou le frère du fiancé envoient un messager demander dans les formes la main de la future épouse. La réponse étant affirmative, la famille du fiancé exige un engagement écrit. Ce contrat étant signé, elle envoie des présents aux parents de la jeune fille. On prend jour pour le mariage, en consultant le calendrier. Alors a lieu une fête qui consiste en festins, musique et processions.

La polygamie existe, mais il n'y a qu'une femme légitime. La première a toujours le pas sur les autres ; c'est elle qui gouverne le ménage et qui est considérée comme la véritable maîtresse du logis. Si le mari est titré, occupe un rang dans la hiérarchie civile ou militaire, elle seule participe aux mêmes honneurs que son mari. Même si elle meurt la première, les épouses inférieures ne sortent pas de leur condition, qui est essentiellement servile.

Le divorce est facile, et on en use largement. La loi chinoise reconnaît sept motifs légitimes de divorce, qui sont, nous dit M. Philippe Daryl, "la stérilité de la femme, l'incapacité, la jalousie persistante, le bavardage excessif, le vol, l'insubordination, la lèpre".

Le ridicule usage de déformer les pieds des Chinoises dès l'enfance, exerce une grande influence sur leur façon de vivre. La déformation du pied constitue à peu près la règle pour les classes aisées, dans les provinces méridionales ; dans le nord, à Pékin notamment, elle est beaucoup plus rare. Elle est interdite chez les Tartares, et n'est pas usitée non plus dans la province de Fo-Kien.

La déformation se pratique de deux façons. Dans l'une, les orteils sont fléchis sous la pointe du pied, le pouce restant libre ; la face plantaire forme une forte concavité inférieure, plus ou moins remplie par du tissu cellulaire ; de plus, le calcanéum change de direction ; d'horizontal, il devient vertical. C'est là le maximum de la déformation. D'autres fois, on se contente de fléchir les quatre derniers orteils sous la plante, sans changer la direction du calcanéum. On commence le traitement tantôt vers quatre ans, tantôt vers six à sept ans, et c'est à force de massages et de compression par des bandages qu'on arrive au résultat désiré.

Presque incapable de marcher, la femme mène forcément une vie sédentaire. Même dans ses travaux d'intérieur : entretien du ménage, préparation des aliments, la femme se tient habituellement couchée ou à genoux.

Mme A. Potanine, qui a accompagné son mari dans ses voyages d'exploration à travers la Sibérie, la Mongolie, le Thibet et la Chine, a donné de curieux détails sur la vie des Chinoises, et nous devons à M. Lemosof de nous avoir fait connaître, dans la "Lecture illustrée", quelques traits de leur existence, d'après le texte russe.

"Dans les villes, dit-il, le travail des femmes est nul. Les commerçantes restent immobiles devant

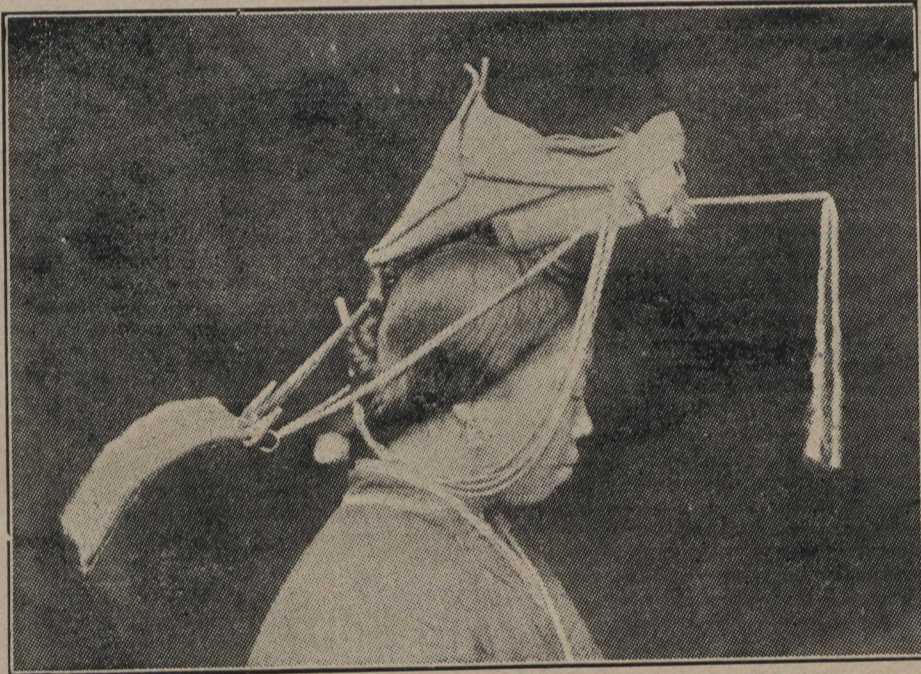
les comptoirs. Dans toutes les autres classes de la société, la plupart des travaux de l'intérieur sont faits par les hommes. Ceux-ci font la cuisine et s'occupent des soins du ménage. La propreté est la chose la moins vulgaire dans les demeures des Célestes. Nulle part on ne constate une pareille négligence et un tel abandon."

Les moeurs ont cependant déjà quelque peu changé, non pas, bien entendu, dans l'intérieur de la Chine, mais dans les grandes villes du littoral. Les filles des riches marchands y sont maintenant élevées à l'européenne, ainsi que leurs frères ; elles ont des maîtres et des répétiteurs qui les instruisent à domicile.

Les femmes exercent souvent en Chine la profession de musicienne et de chanteuse ambulante. On en rencontre fréquemment dans toutes les villes de quelque importance, le plus souvent en groupes, et accompagnées de leurs enfants.

Mme Potanine a remarqué que le sort de la femme était sensiblement moins doux à la campagne, où elle est souvent astreinte aux durs travaux des champs. Dans certains villages, la population féminine exerce des industries comme le tissage du coton, ou la confection des fleurs artificielles. Cette dernière industrie occupe un grand nombre de personnes, la fleur étant l'un des ornements les plus répandus en Chine ; les paysannes, tout comme les grandes dames, s'en mettent le plus souvent dans les cheveux.

La manière dont les femmes se vêtissent est assez uniforme. Elles portent généralement des



LES FEMMES CHINOISES. — Coiffure d'une indigène des environs de Fou-Tchéou

robes et des paletots de soie à manches courtes et très larges, échancrés au cou, croisés sur la poitrine et garnis sur les parements de broderies larges et fort élégantes. Les femmes qui se déforment le pied ont des chaussures extrêmement courtes, dont le haut talon se trouve presque au milieu.

La coiffure est plus variable que le reste du costume ; elle diffère de district à district, et, dans quelques endroits, elle rappelle par sa disposition certaines coiffures italiennes. En général, les femmes portent un chignon ; les plus riches l'attachent avec des épingles en or ; les pauvres se contentent d'ornements de cuivre. Quelquefois la tête est ornée de petits diadèmes en métal encadrant ou soutenant des fleurs naturelles ou artificielles, ou des papillons en plumes d'un beau bleu et d'un effet très gracieux.

Dans la province de Fo-Kien, les femmes ont des coiffures très curieuses, dont quelques-unes présentent l'aspect d'échafaudages des plus singuliers ; celle que représente notre gravure et qui a été vue aux environs de Fou-tchéou, en est un bien remarquable exemple.

Les femmes portent de nombreux bijoux : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, colliers. L'habitude de conserver les ongles longs a introduit l'usage des doigtiers d'argent ou d'or ; celles des femmes qui n'ont pas d'ongles longs, portent souvent des doigtiers comme ornements.

Le parasol et l'éventail sont aussi des accessoi-

res inévitables du costume d'une Chinoise. Il faut y ajouter pour l'hiver les étuis à oreilles. "Ce sont, dit M. Choutzé, de petites gaines gentiment brodées à l'extérieur, et garnies intérieurement de douce fourrure : on y introduit les oreilles lorsqu'il fait grand froid."

Un grand nombre de femmes se mettent à fumer l'opium, et c'est là un défaut qui fait de grands ravages. Beaucoup de mères sont, par suite, incapables d'allaiter leurs enfants. Mme Potanine reproche particulièrement aux femmes chinoises la négligence apportée par elles dans toutes leurs occupations et l'absence totale de propreté et de confort dans leur vie domestique.

UN DRAME SUR UNE FEUILLE DE DROSE

Une mouche a commis l'imprudence de se poser sur une feuille de drosera. Au premier abord, rien, dans l'aspect de cette plante, ne ferait soupçonner des intentions insecticides. Elle a la tenue humble et modeste des parias du règne végétal qui sont condamnés à vivre sur les terrains pauvres. Les fleurs qu'elle porte sont insignifiantes, sans odeur, sans éclat, et ne paraissent à aucun titre digne d'appeler l'attention. Chacune d'elle est entourée de quatre ou cinq feuilles presque rondes d'un demi-centimètre environ de superficie, couvertes de petits tentacules rouges qui distillent une liqueur visqueuse dont les gouttelettes, éclairées par un rayon de soleil, prennent des reflets de rubis. Ces fausses pierres précieuses, qui dissimulent les pointes de ces aiguilles minuscules, détournent les soupçons des malheureux insectes tombés au milieu d'une forêt de piques.

A peine la mouche a-t-elle effleuré le centre de la feuille que les tentacules se mettent tout seuls en mouvement. Comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre, ils se dirigent vers l'imprévoyant insecte, dont l'existence va s'achever dans les horreurs d'une lente agonie. Engluée dans la liqueur visqueuse que distille la feuille de la drosera, la victime essaye en vain de se débattre, elle est transpercée, écrasée, broyée par ces instruments de supplice plus affilés, plus tranchants que l'acier le mieux trempé. Plusieurs heures s'écoulent avant que cette oeuvre d'ancêtre soit accomplie, et quand les tentacules ont achevé leur tâche, ils reprennent leur position verticale, prêts à recommencer à la première occasion.

Le collaborateur scientifique de la "Illustracion Espanola y Americana" rend compte des curieuses expériences auxquelles ont donné lieu les instincts carnassiers de cette singulière plante. Si on met un tout petit morceau de viande sur une feuille de drosera, les tentacules se mettent en mouvement comme s'il s'agissait d'attraper une mouche, et les ressorts du mécanisme entrent en jeu, comme si le fragment de substance animale à broyer était un insecte vivant ; mais si c'est un petit caillou que l'on offre à l'avidité de cet ogre en miniature, les aiguilles s'agitent à peine pendant quelques instants ; après avoir exécuté un semblant de reconnaissance, elles reviennent bien vite en place, car elles se sont aperçues de leur erreur.

Le beau-père. — Voici vingt mille francs, et vous me promettez que vous serez un mari fidèle et aimant pour ma fille ?

Le gendre. — Laissez-moi d'abord compter les billets.

Un étranger, après avoir longuement étudié le menu au restaurant, sans le comprendre, demande à un monsieur, vis-à-vis de lui, s'il pouvait lui recommander quelque chose de convenable.

Ce monsieur, très distrait, lui répond : — Je connais une veuve, jeune encore, avec \$25,000 de dot.

LA GENETTE

Parmi les carnivores, les Viverridés ont un aspect particulier qui permet de les reconnaître à première vue : leur corps mince, allongé, presque serpentiforme, leurs jambes courtes, leur cou mince, leur queue longue, pendante, abondamment pourvue de poils, sont autant de caractères spéciaux de ce groupe de petits animaux merveilleusement organisés pour la rapine.

La genette, que nous nous proposons d'étudier dans cet article, est le plus répandu des Viverridés. On en trouvait encore quelques exemplaires dans le Poitou, au siècle dernier ; on la rencontre dans le midi de la France, en Espagne, et dans quelques autres contrées de l'Europe méridionale, mais surtout en Algérie.

Son nom de genette lui vient, croit-on, de l'espagnol "genetta", parce qu'on croyait sans doute que cette gracieuse petite bête n'affectionne que les lieux secs et arides comme ceux où croît le genêt. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien et qu'elle fréquente, de préférence, les endroits humides, le voisinage des sources et des ruisseaux.

La genette vulgaire (*Viverra genetta*) est très remarquable par le grand allongement de son corps. Avec une longueur de trois pieds, dont près de la moitié pour la queue, elle n'a qu'un demi-pied de haut. Sa tête est petite, élargie en arrière, le museau très long, les oreilles courtes et larges ; l'oeil assez grand avec une pupille à fente verticale comme celle des chats.

La genette est digitigrade. Les cinq doigts qu'elle porte à chaque patte sont pourvus d'ongles solides, à demi-rétractiles ; sa longue queue ne peut s'enrouler. Elle possède près de l'anus une glande peu développée, s'ouvrant par deux orifices et contenant une faible quantité d'un liquide gras à odeur de musc, qui annonce de loin sa présence.

Par son pelage, elle se rapproche beaucoup de la civette ; sa teinte générale est jaune, avec des taches noires sur les flancs et quelques bandes longitudinales ornant le cou. Le museau est brun foncé avec une ligne pâle sur le dos du nez ; le bout de la mâchoire supérieure est blanc. Quant à la queue, elle présente des anneaux, au nombre de 16, alternativement blancs et noirs.

La teinte générale s'harmonise d'une façon parfaite avec la couleur du sol, ce qui fait qu'il est fort difficile de l'apercevoir, et, presque autant, de la suivre quand on l'a aperçue. Comme un serpent, elle se glisse entre les pierres, les buissons, les herbes : on la croit toute proche qu'elle a disparu depuis longtemps.

"La genette est surtout un animal nocturne, dit Brehm. Ce n'est que longtemps après le coucher du soleil, quand la nuit est venue, qu'elle sort de sa retraite, en se dissimulant parmi les rochers et les buissons, écoutant, flairant de tous côtés, toujours prête à saisir sa proie. Elle se nourrit de petits rongeurs, d'oiseaux, d'oeufs, d'insectes qu'elle sait parfaitement trouver en leurs gîtes.

"Elle est aussi gracieuse et élégante qu'elle est souple et agile. A la souplesse du serpent, elle unit toute l'agilité du renard, la vivacité de la marte. Elle rampe silencieusement sur la terre, puis, tout à coup, s'élance d'un bond, saisit sa

proie, l'égorge et la dévore. Pendant qu'elle en fait son repas, elle hérissé son poil, comme si elle craignait toujours qu'on ne la lui ravisse. Elle grimpe à merveille et nage parfaitement.

"On ne sait rien sur sa reproduction en liberté. En captivité, la femelle n'a qu'un petit par chaque portée ; il est peu probable qu'il en soit ainsi à l'état de nature."

La fourrure de la genette était autrefois très estimée pour confectionner des manchons. En Algérie, on utilise parfois cet élégant carnassier, pour détruire les rats et les souris, tâche dont il s'acquitte avec ardeur, à la satisfaction de son propriétaire ; il ne lui faut pas longtemps pour en purger une habitation. C'est un animal très propre, mais l'odeur de civette qu'il répand partout, dont il imprègne toute la maison, semble fort désagréable pour un odorat un peu délicat.

Etienne-Geoffroy Saint-Hilaire parle de deux genettes qui, envoyées de Tunis par le frère du naturaliste Adanson, vécurent plus de dix ans au Jardin des plantes. Ces animaux s'apprivoisent aisément, deviennent d'une grande douceur, dorment tout le jour et ne se mettent en mouvement

LA GENETTE : *Viverra genetta*

que la nuit, comme en liberté. "Ils vivent en harmonie avec leurs semblables, s'enlacent l'un dans l'autre pour dormir, et jamais ne se battent ; aussi, peut-on en mettre plusieurs ensemble, et du même sexe, dans la même cage. Muette la plupart du temps, la genette, lorsqu'on l'irrite, menace, souffle, gronde à la façon du chat domestique, en hérissant les poils qui occupent le milieu du dos."

La "genette du Sénégal" ou "genette pâle" se distingue de la précédente par son pelage plus clair et la disposition de ses taches.

La "genette-belette" est une espèce de la Malaisie, dont la fourrure, d'un gris jaunâtre, présente, sur le dos, quatre bandes transversales d'un brun noir, descendant jusqu'au ventre. Sa taille égale à peu près celle de notre genette commune.

Notre gravure reproduit cette dernière en même temps que quelques-unes de ses attitudes les plus familières.

QUELQUES BONS CONSEILS

CONTRE LA FATIGUE DES JAMBES. — Les articulations des jambes, même celles du meilleur "pédard", ne sont pas à l'abri de la fatigue, surtout après une course de vingt à vingt-cinq lieues ; aussi, croyons-nous rendre service à ceux de nos amis qui pratiquent ce sport en leur indiquant un remède. Il suffit de se frictionner les jambes avec le liniment suivant : Essence de térébenthine, 1 partie ; huile d'olive, deux parties.

POUR REPARER LES OBJETS EN PLATRE. — Les objets en plâtre, tels que les statuettes, ont l'inconvénient d'être très fragiles. On peut les raccommoder très solidement et très proprement avec la préparation suivante : Faites dissoudre de petits fragments de selluloïd dans l'éther. Décanter le liquide au bout de quelque temps. La partie pâteuse qui reste sert de ciment pour réunir les morceaux cassés. Ce ciment sèche rapidement et ne se dissout pas dans l'eau.

MANIERE DE NETTOYER LES PIPES, PORTE-CIGARES ET PORTE-CIGARETTES EN ECUME.

— Rien de plus délicat que ces ustensiles du fumeur ; aussi, ne saurait-on prendre trop de précautions lorsque l'on veut les nettoyer. Le procédé que nous indiquons ne peut en rien les détériorer. Prendre un torchon quelconque mouillé, mettre dessus la pierre à nettoyer les couteaux, réduire en poudre et bien frotter. Quand on juge que l'objet à nettoyer est suffisamment propre, le frotter alors avec un torchon sec en appuyant ferme. On rend ainsi ses pipes ou porte-cigares aussi brillants que neufs, et le culottage paraît bien net et bien marqué. Toute tache et toute marque ont disparu.

REMETTRE A NEUF LES MEUBLES VERNIS. — Beaucoup de personnes sont embarrassées lorsqu'il s'agit, soit de nettoyer les meubles vernis, soit de leur redonner un air de jeunesse. Rien de plus simple, cependant, et il n'est pas besoin de recourir au tapissier pour redonner à ses meubles le vernis d'antan. La composition suivante, facile à employer et surtout à se procurer, redonne aux meubles le meilleur aspect. Dans

une petite fiole, mettez 10 grammes d'huile de lin et 10 grammes d'esprit de vin. Agitez fortement pour produire le mélange dans lequel vous trempez un petit tampon de flanelle bien serré. Ensuite, frottez les meubles à restaurer. C'est très simple, n'est-ce pas ? Et cependant, le résultat est satisfaisant.

DESTRUCTION DE LA VERMINE DES VOLAILLES. — L'entretien des poulaillers ou volières dans un état convenable de propreté suffit, le plus souvent, à préserver les volailles des insectes parasites qui les infestent et les font souffrir. Quand il est nécessaire de les en délivrer, on leur frictionne légèrement la peau avec de l'huile de laurier, ou bien on répand entre leurs plumes de la poudre insecticide de pyrèthre, ou, à défaut, de staphis aigre, de poivre, suivant les ressources qu'on a sous la main.

En lavant les volailles avec des décoctions d'aloès, de poivre ou de tabac, on est à peu près sûr d'obtenir le même résultat.

VIOLETTES ET PENSÉES

La violette est l'emblème de la jeunesse, de la beauté, de la modestie, de l'amabilité, de la générosité. Elle se cache timidement sous l'herbe, ne révélant sa présence que par un parfum suave dont elle nous enivre : telle la jeune fille, la joie de la famille et le bonheur du foyer. C'est le fleur du riche et du pauvre ; elle répand ses douces senteurs dans les palais et les chaumières, elle orne le corsage de l'ouvrière et de la grande dame.

Marie-Antoinette mit la violette à la mode. Mais déjà la violette, au dix-huitième siècle et depuis cent ans, se vendait en petits bouquets dans les rues de Paris. Les chercheurs d'herbes médicinales la cueillaient dans les bois qui entourent la capitale, Meudon, Vincennes, Boulogne, Verrières.

Vers 1750, des horticulteurs eurent l'idée de cultiver le fleur dans les environs de Paris, petits plants presque sauvages ; mais à force de soins, on obtint des variétés charmantes, sans faire oublier jamais la violette des bois, ce type parfait du genre.

Rien de plus gracieux qu'une touffe de violettes. Acaule, elle s'élève peu de terre, prend peu de place par elle-même, mais elle lance, de ci de là, des stolons qui s'implantent et fleurissent la seconde année, de sorte qu'une seule touffe peut arriver à former un tapis de verdure. La plante mère se dessèche au bout de quatre ans, ses filles de même ; les stolons assurent la longévité de la race.

Les feuilles, radicales, pétiolées, larges, ovales, profondément échancrées en coeur à leur base, crénelées, sont simples et alternes.

Les fleurs, solitaires, portées sur un pédoncule axillaire en courbe au sommet, comptent cinq sépales dont l'un postérieur, et cinq pétales étalés, libres, irréguliers, mais les deux du haut de la fleur symétriques entre eux, et de même les deux latéraux ; le cinquième, au bas de la fleur, entre les deux pièces de côté, présente un éperon creux de longueur variable selon les espèces et variétés.

On a connu la violette de toute antiquité. Les anciens la vénéraient, lui donnaient une origine merveilleuse à cause de son nom grec "ion". Jupiter l'a fait naître dans les champs où errait la nymphe Io, métamorphosée en vache, afin qu'elle trouvât une pâture digne d'elle, disaient les uns. Elle a paru et fleuri spontanément en Ionie, disaient les autres, et une nymphe l'offrit au maître des dieux voyageant en ce pays, comme la plus belle et la plus charmante des fleurs.

Les Athéniens prétendaient descendre des Ioniens ; aussi, la violette, la fleur de la mère-patrie était-elle chez eux en grande vénération. Ils en paraient leurs maisons, le berceau du nouveau-né, la tombe de la jeune fille ; ils en faisaient des couronnes pour les festins. Un helléniste de nos jours explique ce mot "ion" : venir, arriver, se montrer ; la violette, c'est la fleur qui vient, qui arrive tôt, au printemps.

De notre temps, la culture de la violette prit de grandes proportions dans les environs de Paris, surtout à Fresnes-lès-Rungis. En 1836, Jean Chevillon obtint à Fontenay-aux-Roses la violette des Quatre-Saisons. Tous les jardiniers se lancèrent avec frénésie dans la culture de cette variété. L'un



Pensée

et ces bouquets ornaient la table de famille, la table des festins, les salles, salons et boudoirs.

Sous Napoléon III, la violette symbolisa le régime, en souvenir de l'empereur premier revenu de l'île d'Elbe, en mars, saison de la fleur, et le commerce de cette petite fleur donna alors des résultats fabuleux ; tels et tels jardiniers en portaient journellement aux Halles pour 300 et 400 francs, revenaient les mains vides, la bourse pleine. C'est par centaines d'hectares qu'on cultiva en ce temps la violette. Les variétés se multiplièrent, la "Russe", la "Belle de Châtenay", la "Luxonne", la "Princesse de Galles", etc. La "Gloire de Bourg-la-Reine" et la "France" atteignirent des dimensions énormes, une pièce de 5 francs en argent ; la "Semprez", très forte de pédoncule, d'un beau coloris, d'une senteur exquise, devint reine, et elle l'est encore.

Le pays provençal s'adonne depuis longtemps à la culture de la violette pour la parfumerie. De Nice, à Grasse et à Toulon s'étendent des champs entiers où brille la petite fleur. On évalue le rendement d'un hectare à 1,500 kilogrammes environ. La cueillette se fait à la main par des femmes. On vend la fleur au poids, à la manne.

Ces marchés du Midi sont curieux, tant il y a de violettes ; il est impossible de se faire une idée, des monceaux. On en envoie à Paris et dans le monde entier en énormes quantités. Un hiver rigoureux paralyse-t-il la violette des environs de Paris, la violette de Nice arrive toujours et se vend jusqu'à 100 francs le kilogramme.

Elle arrive, elle et ses variétés les plus charmantes, "odorata, canina, calcarata, cornuta", etc., variétés violet foncé, violet clair, violet presque pourpre, violet presque bleu, blanc violacé, blanc panaché de violet ou de bleu ; mais, avant toutes les autres, sa variété à grandes fleurs, la violette de Parme, si jolie dans son bleu pâle un peu gris, très aristocratique, et dont le parfum est enivrant.

Cette violette de Parme, simple ou double, très double, est cultivée sur une grande échelle dans les environs de Toulouse, et fait la richesse de plusieurs villages, Aucamville, Calande et autres.

La France est certainement au premier rang pour la culture et le commerce des fleurs, pour la violette comme pour la rose. Et pourtant, au commencement du dix-neuvième siècle, elle s'est laissée surpasser par l'Angleterre. Il s'agissait de la violette tricolore.

Qui n'a rencontré, dans les champs cultivées ou non, un peu partout, une touffe de pensées sauvages ? Donnons-lui son vrai nom, violette tricolore. Nous la dédaignons : tige grêle qui monte à quelques pouces, rameaux anguleux, tantôt glabres, tantôt velus, maigre feuillage, ici ovale et crénelé, là lancéolé, petites fleurettes insignifiantes variant à l'infini de dimensions toujours restreintes, et de nuances à base cependant constante de jaune et de violet.

Il y a, cent ans, a été introduite en France la violette de l'Altaï, à la tige plus courte que la tricolore, au feuillage plus épais, au pédoncule dressé et à grandes fleurs jaunes mêlées de blanc ou de bleu pâle.

Cette violette de l'Altaï et la violette tricolore ont produit par la culture ces superbes fleurs cou-

sines germinales de notre petite violette des bois, les pensées.

C'est à l'Angleterre et à une jeune fille, lady Mary Tettes, de la famille des comtes de Tankerville, que revient l'honneur d'une première collection charmante de pensées.

La pensée anglaise, telle est la dénomination de cette magnifique fleur, eut donc le premier rang.

La Belgique suivit l'Angleterre pour la culture et la beauté de la pensée, puis l'Allemagne vint à son tour. Mais, en 1835, un horticulteur français, M. Boursault, exposa une collection de pensées qui détrônèrent à jamais les pensées anglaises et anéantirent leur nom orgueilleux ; on ne connut plus que les pensées à grandes fleurs. Ces pensées Boursault furent réputées parfaites par tous les connaisseurs.

Pour qu'une pensée soit parfaite, il la faut droite sur sa tige, bien dégagée du feuillage, grande, arrondie, les pétales se recouvrant par les bords parés de nuances vives et tranchantes ou se fondant absolument les unes dans les autres.

Les variétés de la pensée à grandes fleurs se sont multipliées comme par enchantement, toutes infiniment jolies, d'un beau velouté, celles-ci d'une seule nuance unie ou marquée de lignes, blanc pur, jaune clair, jaune vif, bleu pâle, noir intense, violet pourpre ou violet bleu, brun rouge, bleu noir, vert olivâtre, gris verdâtre ; celles-là à deux nuances, centre des pétales et bord, les quatre pétales supérieures d'une teinte et l'inférieur d'une autre teinte, les deux supérieurs différant comme couleur des trois autres, les deux supérieurs d'une nuance qui se reproduit sur les bords des deux pétales latéraux et de l'inférieur, et dessine parfois des lignes, des rayons, des flammes, des figures bizarres.

Certaines variétés portent des taches centrales sur les trois pétales inférieurs, taches dites macules, plus foncées que le reste du pétale, parfois d'un brun intense presque noir, du plus beau velouté. Si les taches existent sur tous les pétales, suprême beauté, avec des tons cuivres, bronzes, bleu foncé, etc., ces pensées sont dites à cinq macules.

Quelle variation infinie peut donc présenter une belle collection de pensées ! C'est une des fleurs du jour, à la mode, la joie des amateurs et la gloire des parterres. Nous en faisons de plus l'un des symboles de la richesse et de la beauté.

DEVOUEMENT INTERESSE



LE PHILANTHROPE. — Bravo ! monsieur, c'est un noble exemple. Que d'accidents évités si tous les gens de coeur enlevaient, comme vous, ces écorces d'oranges !

LE PASSANT. — Vous m'applaudirez bien davantage encore, quand vous goûterez le fameux petit curaçao que je vais fabriquer avec !

— Puis-je vous offrir un cigare ?

— Certainement, même plusieurs si cela vous plaît.

* * *

L'enfant, pendant le concert. — Maman, mouche-moi, s'il te plaît !

La maman. — Attends, on joue un solo de violoncelle, attends que les trompettes commencent.



Violette

d'eux organisa jusqu'à 1,800 châssis. On vendait si bien la fleur, accessible à toutes les bourses, de petits bouquets de deux sous, cinq sous, dix sous,

LES MAISONS GÉANTES DE NEW-YORK

Ce qui attire principalement l'attention de l'étranger à son arrivée à New-York, ce qui même le remplit de stupeur, c'est à coup sûr l'aspect gigantesque, cyclopéen, des "buildings" du bas de la ville, qui est le quartier des affaires. On sait quel sobriquet les Américains ont décerné à ces énormes maisons : "sky-scrapers", des édifices dont le sommet "râcle le ciel" !

Si New-York, Chicago et Boston s'enorgueillissent de posséder ces constructions colossales, ils peuvent s'apprêter à les pleurer, puisque le Congrès de Washington vient de voter une loi qui limite leur hauteur à un maximum de 250 pieds environ, et qu'il s'est formé un groupe de congressmen (députés) qui veulent que la loi ait un effet rétroactif, et que les "sky-scrapers" en existence soient, par l'intermédiaire des démolisseurs, ramenés à la hauteur légale.

Réellement, ces édifices, qui se sont multipliés depuis quatre à cinq ans, deviennent un danger pour la salubrité publique, en obstruant l'air, le soleil et la lumière du jour. Des rues aussi larges que notre rue Sherbrooke prennent l'apparence

que sans interruption. — Et il faut bien que la construction de ces maisons géantes constitue une heureuse spéculation, puisqu'elles se sont rapidement multipliées dans toutes les grandes villes des Etats-Unis.

LE SANS-GENE DE LA FAMILLE

Avoir un chez-soi, n'est-ce pas avoir un oasis confortable où l'on peut se laisser aller à sa fantaisie, sans craindre de nuire à sa dignité, à sa réputation, à son intérêt ? On y laisse de côté toute cérémonie, ce qui est charmant ; on s'y montre tout à fait au naturel, ce qui est sincère : mais ce naturel est parfois un peu "débraillé" et rébarbatif. On songe rarement que le foyer est le centre de sa vraie vie et que, pour y trouver le bonheur, il faut savoir faire quelques sacrifices d'égoïsme à ceux qui nous entourent et nous préoccuper de les rendre heureux par le menu.

"Faire des frais pour les siens ! mettre un sourire sur son visage lorsqu'on rentre au logis, l'âme maussade et attristée, est-ce vraiment la peine et faut-il se fatiguer encore à cette contrainte inutile ?"

Voilà l'apostrophe coutumière du mari grincheux. Qu'a-t-il à craindre, en effet, s'il se laisse aller à sa mauvaise humeur, s'il calme ses nerfs irrités aux dépens de ceux qui l'entourent ? Sa femme n'en remplira pas moins ses devoirs ; le déjeuner sera prêt à l'heure, les vêtements bien entretenus et ses finances ne courront pas le risque d'être gaspillées par des mains indifférentes.

Ce raisonnement cynique dort (heureusement inconscient !) au fond de l'esprit de bien des hommes. Ils savent qu'ils ont à la maison une alliée sûre et fidèle dont l'intérêt est trop lié au leur pour qu'ils aient à craindre des défaillances. Peu importe qu'attristée par le manque d'attentions de son mari, la besogne journalière lui paraisse lourde...

Son mari se borne à se louer d'avoir une économie associée parfaitement sûre : "A-t-il le temps, en vérité, de songer à lui faire une existence plus agréable ? lui refuse-t-il quelque chose pour la vie matérielle ? Et que pourrait-il lui donner de plus ?"

Mais des riens qui font le charme de l'activité, lui faire entendre que vous sentez le confort et le calme dus à ses soins, lui parler de vos travaux, de vos joies, de vos découragements, lui dire pourquoi votre front est soucieux : vous mêlerez ainsi vos âmes, et votre compagne sera ravie.

Ce qui se passe d'ordinaire est tout différent, et la mère de famille laborieuse se rend bien compte qu'on ne veut pas faire l'effort de la distraire de sa monotone besogne.

De son côté, après quelques années de mariage, elle s'habitue bien à ne pas compter sur les amabilités de son mari ; elle désapprend aussi, à cette école, les délicatesses qu'elle avait au commencement de leur "union". Elle ne se fait plus jolie pour plaire à son mari, elle ne se gêne pas pour porter une toilette qui lui déplaît. La grâce et le sourire disparaissent de son visage à la vue de son compagnon ; et les paroles ingénieuses ou tendres qui réconfortent et chassent la peine, elle les oublie ; elle ne met plus sur la table le mets préféré, les fleurs qui lui rappellent celles du jardin de grand-mère, quand il était petit. Elle ne lui prépare plus de surprises... idée enfantine, sans doute, mais qui prouve qu'au foyer on garde votre place et qu'on se promet, comme une fête, le spectacle de la joie que vous allez avoir.

Ainsi, on laisse s'user toute la poésie, tout le charme de la vie à deux. On a pris l'habitude de se traiter l'un et l'autre comme "si l'on n'avait pas d'importance", et, sans qu'on s'en doute, on a fini par croire qu'un coeur dévoué n'est pas d'un prix immense, qu'il est acquis une fois pour toutes, et que, pour le garder, il ne fallait pas faire quelquefois le sacrifice de son humeur et de ses aises.

Mais j'ai parlé pour des inconnus... Chez les lecteurs de l'"Album Universel", on ne gâche pas son bonheur par du laisser-aller ; on tremble de perdre, par un manque d'attention, les affections précieuses du foyer ; enfin, on garde ce que l'on a de meilleur pour la maison et pour les siens.



Le "Flat-Iron," à New-York

qu'elles sont bordées des deux côtés par des maisons de vingt à trente étages. Et c'est le cas de la plupart des rues du bas New-York.

A ce propos, signalons une erreur très répandue au Canada. J'entends souvent dire : "Oh ! je ne voudrais pour rien au monde habiter une de ces tours de Babel ; loger, par exemple, au vingtième ou au trentième étage !..."

Qu'on sache bien que ces "gratteurs de ciel" ne sont pas habités, dans le sens propre du mot : ce sont des "business-buildings", où les gens d'affaires, banquiers, etc., ne possèdent que des bureaux. Tous, patrons et employés, s'en retournent le soir dans le "up town", la ville haute, où les maisons sont moins élevées, puisqu'un immeuble de sept ou huit étages s'y rencontre rarement.

Une seule personne vit dans ces gigantesques maisons : le concierge (janitor). Il demeure avec sa famille... sur le toit, transformé en terrasse ou même en jardin, dans un cottage en briques, qui forme, en somme, une maisonnette indépendante. Il n'est pas rare de voir des poules, et même des chèvres, donner à l'enclos l'apparence d'une ferme en miniature. Au-dessus du trentième étage, ne l'oublions pas, c'est-à-dire à plus de 350 pieds au-dessus du sol !

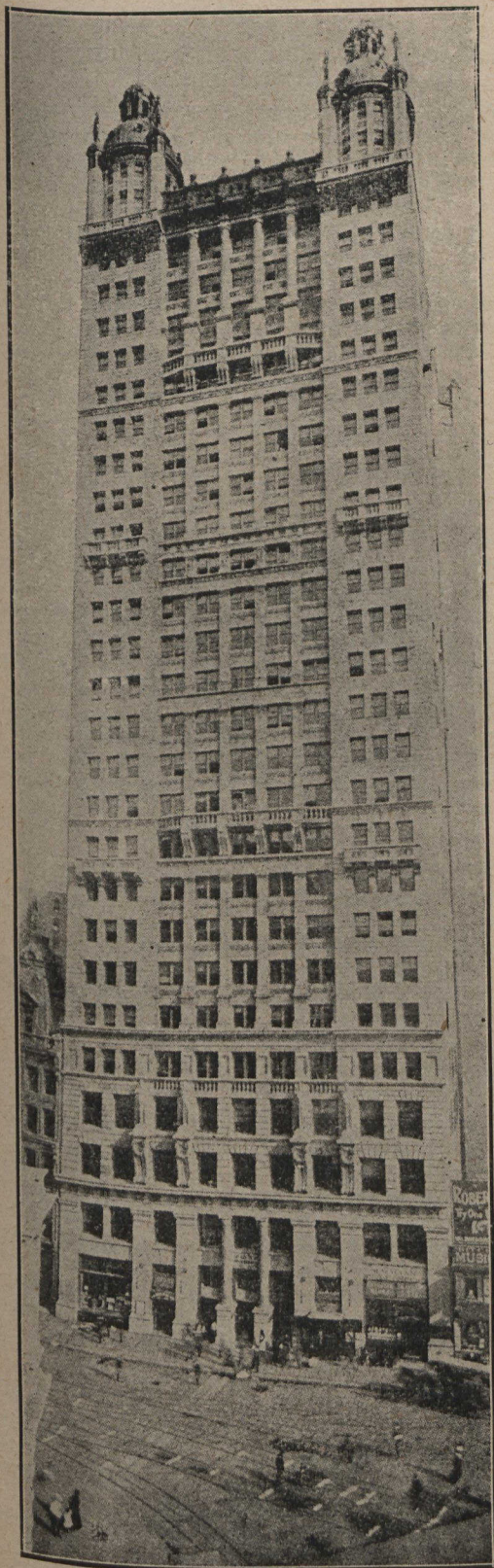
Le fameux Park Row Building, construit il y a quatre ou cinq ans, a gardé le record de la hauteur ; c'est la maison la plus haute du monde : 382 pieds. Elle a trente-deux étages, et 103 pieds de façade, de sorte qu'elle est presque quatre fois plus haute qu'elle n'est large.

9,000 tonnes d'acier sont entrées dans sa construction. Les fondations ont consommé 3,500 sapins longs de 25 pieds, qu'il a fallu enfoncer dans le sable sur une profondeur de 25 pieds.

Tout aussi remarquable est le dernier venu parmi ces géants d'acier : je veux parler du "Flat-Iron", construit l'an dernier dans le centre de New-York ; il doit son nom à sa forme, qui rappelle un fer de hache.

Qu'on ne s'imagine pas que les Yankees, gens pratiques, se sont mis à construire de pareilles maisons dans le but de détenir le record de la hauteur des immeubles ! Non ! Ces "sky-scrapers" répondent à un besoin. New-York, qui s'est élevé dans une île étroite (l'île de Manhattan), a vu augmenter dans des proportions inouïes le prix des terrains. Ainsi, dans les environs de Wall-Street (la Bourse), le terrain se vend communément à raison de \$300 le pied carré.

En multipliant le nombre des étages, les propriétaires ont pu abaisser les loyers. Dans ce même quartier de Wall-Street, vous pouvez louer, entre le 15ème et le 20ème étage, un bureau composé de trois pièces confortables, pour la somme de \$75 par mois, ce qui n'est pas exagéré, dans un immeuble admirablement desservi par de nombreux ascenseurs, qui montent et descendent pres-



Le "Park Row Building," à New-York

POUR NOS LECTRICES

NOTES SUR LA MODE

LES CHAPEAUX

Pour toilette très habillée d'été, nous avons vu de très jolies capelines en paille de riz, garnies de tulle illusion, blanc, bleu ou rose, retenu en arrière, où il forme un gros noeud, par de belles épingles en vraie bijouterie. Visage et chapeau s'enveloppent d'un grand morceau de tulle illusion de même nuance, et c'est d'une grâce charmante, car c'est vraiment un souffle... un rien... jeune et frais à souhait. Cette garniture demande à être souvent changée, le tulle se fanant vite, comme chacun sait.

LES MANTES

Comme vêtements nouveaux, nous signalerons l'apparition de mantelets-pèlerines rappelant un peu les grands cols à la mode. Ils se font en taffetas avec applications de cachemire ou de toile avec guirlandes de feuillage brodé en soie et en chenille dite queue de rat ou motifs en laine coupée rase, comme les tapis. Les grandes étoles de plumes ont aussi un grand succès.

LES JUPONS

Les jupons d'été sont très gentils. On en fait en tissu, appelé plumetis, sorte de mousseline nansouk brodée de pois. En outre du volant avec entre-deux et dentelle froncée, le jupon est strié d'entre-deux disposés en pointes et en bandes.

Voici maintenant de superbes jupons de nansouk, avec applications de dentelles. Ce sont de véritables jupons de lingerie. Cela n'empêche pas le jupon de taffetas avec volant de nansouk ou mousseline, orné d'imitation de Valenciennes de se porter beaucoup. Pour les courses du matin, on adopte volontiers le petit jupon simple de nuance claire en tissu de fil ou de coton, brodé à même et simplement festonné. Pour voyager, nous le recommandons en mohair ou en petite toile de laine à rayures satinées. Enfin, pour porter constamment, je ne sais rien de plus agréable et de plus pratique que le jupon de taffetas, qui est léger, ne se roule pas en marchant, et soutient très suffisamment les robes d'été. Cette saison, on fait aussi beaucoup le jupon de tussor. Ce tissu est solide et bon marché, et il est à recommander pour jupon de fatigue.



Fig. 1.—Costume de bain, en serge bleue

LES CHAUSSURES

Parmi les chaussures d'été, adoptées cette année, les souliers de peau de chamois, nuance naturelle ou grise, paraissent avoir beaucoup de succès. Les souliers gris sont surtout à recommander parce qu'on les fait en drap très fin, imitant la peau à s'y méprendre.

Le drap ne s'élargit pas, ce qui est fort agréable. Les souliers ou bottes jaunes se portent toujours pour tenue négligée, et les souliers blancs accompagnent toujours les toilettes recherchées. Nous prions nos lectrices de faire attention à la nuance de leurs bas, qui doit toujours s'accorder avec celles de leurs chaussures. Ainsi, il n'est pas permis de mettre des bas noirs avec des bottines ou des souliers jaunes... Tout naturellement, les souliers blancs exigent des bas blancs ; les souliers gris, des bas gris, etc...

Les bas à jours, à baguettes, à fleurettes brodées, en un mot, les bas fantaisie, sont très en faveur. Ils sont jolis, non seulement avec les chaussures de fantaisie, mais également avec les escarpins vernis noirs, à bouts longs et talons plats, semblables aux escarpins de bal des messieurs.

LES TOILETTES DES FILLETES EN VACANCES

Les très jeunes filles doivent s'habiller très simplement, à quelque milieu social qu'elles appartiennent, et les mamans, très naturellement coquettes pour leurs filles, ne sauraient trop apporter d'attention à réprimer la coquetterie de celles-ci d'accord avec leurs propres penchants. Ces charmantes enfants vont m'en vouloir d'être, ou plutôt de paraître si sévère ; en ceci elles ont tort, car, s'il entre dans mes idées personnelles de leur interdire étoffes coûteuses, brodées et passementées, bijoux voyants et dentelles de prix, en revanche, je suis la première à demander pour elles les façons séduisantes, jeunes et nouvelles, par lesquelles il est si facile de relever les étoffes qui leur conviennent. Voici, par exemple, une toilette charmante, que je recommande aux demoiselles de treize à seize ans. Elle est en voile tourterelle sur fond de taffetas blanc, très léger. La jupe à fronces plates, aux hanches, est ajourée au bas par sept biais alternant avec des points de soie. Le boléro est fait entièrement de bandes de biais, en travers, réunies par un point de soie laissant voir la doublure de taffetas blanc. Devant, gilet de broderie anglaise. Grand chapeau de crin gris à longues plumes blanches. Très simple comme on voit, et cependant, cette tenue ne serait certes pas déplacée à un mariage comme demoiselle d'honneur. — Pour tous les jours, je recommande un costume de drap d'été rouge à jupe toute unie avec blouse de toile de soie lavable, sur laquelle on mettra un petit paletot sac, avec un large col de Venise.

COSTUME DE BAIN EN SERGE BLEUE

Fig. 1. — COSTUME DE BAIN, en serge bleue, composé d'une blouse blanche à raies bleues, froncée à la ceinture et couverte d'un petit boléro en serge bleue, garni de bandes et de pattes blanches. Le col, très évasé sur les épaules, est orné de deux ancrés et de biais de serge blanche. Les manches, très courtes, forment deux petits volants superposés, encadrés de bandes blanches garnies de boutons sur le côté. La jupe et la culotte sont montées à la même ceinture. La culotte, toute en serge blanche, est bouffante et s'arrête aux genoux. La jupe, légèrement froncée à la taille, est garnie d'une petite patte supportant trois boutons et placée exactement au-dessous de celle qui ferme le boléro ; deux biais de serge blanche garnissent le bas. La marmotte est en soie enroulée blanche ; le bas en soie ou en laine, et les souliers en toile blanche.



Fig. 2

PALETOT D'ETE POUR JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE

Fig. 2. — Ce vêtement se fait en drap mastic, simplement ourlé de piqûres. Une double pèlerine tombe sur la manche, très bouffante, froncée dans un poignet long, fait d'un galon brodé genre japonais. Le col se termine par deux pattes larges. Il est également brodé ; devant tombent deux coques et deux flots de ruban mastic pékiné par des comètes de velours noir ; les bouts flottants sont serrés par des glands de soie. Capeline de paille verte, fleurie de roses.

RECETTES DE CUISINE

RIS DE VEAU GLACE

Prenez de préférence les ris de veau les plus blancs, les plus charnus et les plus ronds, car ils sont les meilleurs. Mettez-les dégorger dans l'eau tiède, faites-les blanchir ensuite dans l'eau bouillante. Quand ils se redresseront un peu, retirez-les et mettez-les dans l'eau froide, puis faites-les égoutter sur un linge, piquez-les et mettez au fond d'une casserole des bardes de lard, quelques tranches de veau, un peu de carotte, deux oignons, deux clous de girofle, deux feuilles de laurier.

Mettez les ris de veau sur votre assaisonnement, une demi-cuillerée de bouillon, un rond de papier beurré par-dessus. Feu dessus, feu dessous, pendant trois quarts d'heure, prenez garde à la couleur.

SAUCE BRETONNE

Coupez des échalotes très minces, faites-les cuire dans un peu de Madère. Ajoutez du beurre, délayez puis mettez un jaune d'oeuf, du jus de viande ou du bouillon bien dégraissé.

Le tout doit être préparé et cuit au bain-marie. Cette sauce délicieuse se sert avec toutes viandes grillées.

CREME FRITE

Prenez une livre de farine, une pinte de lait, une livre de sucre, 8 oeufs ; essence au goût. Délayez votre farine et le sucre, en y ajoutant une pincée de sel, avec 5 oeufs et le lait, de façon à avoir une bouillie dans une casserole en cuivre ou en fonte jusqu'à ce qu'elle soit très épaisse. Retirez-la du feu, parfumez et ajoutez les trois oeufs un à un. Etendez votre pâte dans un plat. Lorsqu'elle est refroidie, coupez-la en petits morceaux, que vous faites frire dans de la graisse bouillante. Lorsque les morceaux sont dorés, retirez-les et servez.

CHOUX FARCIS

L'on prend un chou blanc pommé, on le lave, puis on fait un trou rond au milieu, du côté de la queue ; on y introduit une livre de farce, on le ficelle, on l'assaisonne de poivre, sel, thym, laurier, puis on le met dans une casserole hermétiquement fermée. Il doit cuire trois heures. On le sert avec une sauce piquante.

LAURENTIENNE.

CÀ ET LÀ

LE COCHER RECALCITRANT

Oh ! ces domestiques.

Il y a quelques jours, M. R..., installé depuis peu à sa maison de campagne, ordonne à son cocher d'aller chercher de la crème au village.



— Ca n'est pas dans mon service ! déclare d'un ton offensé l'important personnage ; c'est l'affaire des servantes !

— Ah ! quelle est donc la vôtre ? demande le maître.

— Monsieur, c'est de soigner mes chevaux, de les atteler, et de conduire correctement la voiture !

— Fort bien, reparti M. R... le plus tranquillement du monde : allez atteler les deux chevaux, prenez une des servantes dans la voiture... et qu'elle aille chercher de la crème ! Et au trot !

LE PRIX DU SANG

Une scène poignante s'est déroulée, dernièrement, dans le palais du bey de Tunis. Un Arabe du nom de Kerchichi, qui avait poignardé un de ses rivaux auprès d'une belle mauresque, fut condamné à mort. L'heure de l'exécution était arrivée, quand le père de la victime survint et déclara que, suivant la loi du Coran, il consentait à traiter le "prix du sang" avec les parents du meurtrier. Alors, un terrible débat s'ensuivit auquel assista l'infortuné condamné à mort, suppliant tour à tour le père de celui qu'il avait tué et sa propre famille. Mais celle-ci ne voulut pas dépasser le prix de 650 francs pour le sauver, et le malheureux, après ce cruel rayon d'espoir, dut marcher au gibet.

LE PAPE POETE

Léon XIII a envoyé comme primeur à un journal catholique allemand, la "Gazette populaire de Cologne", deux de ses poésies latines récemment composées. Ces poésies paraîtront prochainement.

S'il faut en croire l'agence "Paris-Nouvelles", le pape, recevant dernièrement deux cardinaux, leur a donné lecture de ces poésies, leur demandant leur avis. A cette occasion, un véritable tournoi littéraire s'est engagé entre Léon XIII et les deux éminences ; l'un des cardinaux tenait pour Virgile, l'autre pour Ovide.

Léon XIII leur déclara que toutes ses préférences étaient pour Horace, ajoutant qu'Horace était son livre de chevet : "Plus je vieillis, disait le pape, plus il me plaît."

LES DEMEURES ETRANGES

Ce serait une erreur de croire que les 1,500 millions d'êtres composant l'humanité vivent tous à la surface de la terre. Certains d'entre eux ont élu domicile à l'intérieur du globe. Depuis quelques années, toute une petite colonie s'est installée en plein océan indien, à l'intérieur de l'immense cratère qui constitue l'île Saint-Paul.

Cette curieuse station est très recommandée aux phthisiques. Là, en effet, ils sont à l'abri des vents, le sol même, grâce à la chaleur volcanique latente, conserve une douce température toujours égale. Des sources chaudes naturelles coulent à proximité dans l'intérieur du cratère. On peut s'y procurer une nourriture abondante et variée comprenant des mets d'une rare délicatesse, tels que des nageoires de veau-marin et les crustacés les plus savoureux.

Les habitants de Tupuselei, au sud de la Nouvelle-Guinée, peuvent se vanter de posséder une ville curieuse. Les maisons sont bâties sur pilotis au-dessus d'un flot de corail à moitié submergé. En face, sur le continent, se trouve un autre village non moins étrange, dont les huttes se balancent au sommet des palmiers gigantesques qui bordent la côte. Le même instinct de conservation a poussé les indigènes à adopter des sites aussi étranges pour la conservation de leurs demeures. Ils échappent ainsi aux surprises des cruels Dxyaks, les chasseurs de têtes.

LA REPOSE D'UN DIPLOMATE CHINOIS

Wu-Ting-Fang, diplomate chinois, se trouvait récemment à Paris. Il était souvent reçu dans la colonie anglaise, qui introduit en ce moment en France le jeu de Ping-Pong. Invariablement, Wu refusait d'y prendre part. Un soir qu'il se trouvait dans une soirée où plusieurs jeunes gens s'affairaient autour de la table de jeu, occupés à mélanger les sphères de cellulose, l'un d'eux se mit à dire assez insolemment :

— Sans doute M. Wu n'aime-t-il pas jouer au Ping-Pong de peur d'y montrer trop d'ignorance.

— Oh ! je connais ce jeu, répliqua Wu-Ting-Fang. Tout le monde sait y jouer en Chine.

Il fut inventé dans mon pays, il y a plusieurs années, par un bonze du nom de P'ing-Pang. Le nom du jeu est une corruption de celui de son inventeur. P'ing-Pang était un grand philosophe, et il passait son temps à trouver du travail pour les différentes classes de la société. Il parvint à trouver des occupations convenant à toutes les classes de la société, sauf à deux. Pour celles-là, qui n'étaient pas capables de travailler, il inventa ce jeu.

— Et quelles étaient ces classes ? demanda l'impertinent jeune homme.

— Les enfants et les imbéciles, répondit Wu.

POUPOULES ESPAGNOLES

Pendant la guerre d'Espagne, la discipline la plus exacte et le respect des propriétés avaient été mis à l'ordre du jour, même le respect des basses-cours. Or, un capitaine entendit un jour un bruit guttural, que son oreille exercée reconnut à l'instant pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main expérimentée. Il se retourne vivement et aperçoit un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

— Hussard, s'écria-t-il, avancez à l'ordre !

— Me voici, mon capitaine, dit celui-ci, en mettant une main à son colback et en collant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule ?

— Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent, et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment... suffit !

Le capitaine se mordit les lèvres pour réprimer un sourire.

— Allons, passe pour cette fois, mais n'y revenez plus, hussard.

— Mon capitaine... suffit !

— Désormais, quand vous rencontrerez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux !

L'ORIGINE DU CAKE-WALK

On sait que le "God save the Queen" est d'origine française.

Réjouissons-nous ! le cake-walk aussi ! c'est du moins le "Petit Journal" qui l'affirme.

"Comme le football, qui est un vieux jeu français déraciné, puis réacclimaté chez nous, le cake-walk serait d'origine française, si nous en croyons ce que nous disait, l'autre jour, un érudit américain. Le cake-walk portait jadis un autre nom, et aurait été importé à la Louisiane, au XVII^e siècle, par des tirelaines et leurs compagnes, que le lieutenant de police avait expédiés, pour en débarrasser Paris, dans la colonie nouvelle.

"Les nègres, séduits par cette danse violente, l'apprirent, se l'approprièrent, et nous l'ont rendue, deux siècles plus tard, revue, corrigée et agrémentée.

UNE ADROITE PUBLICITE

La chose s'est passée à Londres, et les Américains vont en faire une maladie. Il y a quelque temps, la reine d'Angleterre traversait Hyde-Park en voiture. Il faisait un temps superbe, et Sa Majesté avait donné l'ordre qu'on mit les chevaux au pas. Un gentleman des plus select, vêtu à la dernière mode, et d'allure extrêmement distinguée, s'approche de la voiture avec un splendide bouquet à la main. Après s'être incliné profondément, il pria la souveraine de bien vouloir lui permettre de lui offrir ces fleurs. Sa Majesté a

accepté, après avoir remercié le gentleman de son plus gracieux sourire. Or, ce galant sujet n'était autre que le représentant d'un nouveau journal qui va se lancer prochainement à Londres. Le bouquet renfermait un exemplaire spécialement tiré pour la reine sur papier de luxe. La chronique n'ajoute pas si la reine, après avoir accepté le bouquet, a également acheté la feuille.

Vraiment, il y a des gens qui ne doutent de rien !

LES COURSES

LESAGE. — D'où venez-vous, cher ami ?

LAPOIRE. — Je viens des courses.

LESAGE. — Avez-vous été heureux ?

LAPOIRE. — Mais oui, beaucoup plus heureux que dimanche dernier.

LESAGE. — Alors, vous avez gagné ?

LAPOIRE. — Moi, pas du tout, j'ai perdu jusqu'à mon dernier dollar.

LESAGE. — Pourtant, ne venez-vous pas de dire que vous avez été plus heureux que la semaine dernière ?

LAPOIRE. — En effet ! Dimanche dernier, un habile pickpocket m'a râflé mon porte-monnaie pendant une course.

LESAGE. — Aujourd'hui, c'est la course qui vous a tout pris, je n'y vois pas grande différence.

LAPOIRE. — Erreur, cher ami, aujourd'hui, il m'est resté au moins quelque chose.

LESAGE. — Quoi donc ?

LAPOIRE. — Le porte-monnaie !

CE QU'IL EN COUTE POUR ETRE ACADEMICIEN

Ne voyez point dans ce titre, mes chers lecteurs, une allusion aux succès littéraires que l'Académie réclame de ceux qui viennent frapper à sa porte ; pas plus d'ailleurs qu'aux visites et démarches de toutes sortes que doit faire le candidat. Non, il s'agit de la somme que le nouvel immortel doit sortir de sa poche, lorsqu'il est appelé à siéger sous la coupole. Cette somme nous est représentée par la facture que M. Rostand, dont la réception est toute prochaine, aura à payer à son tailleur :

| | |
|---------------------------------|------------|
| Habit brodé | 460 francs |
| Gilet casimir blanc | 22 " |
| Pantalon bande brodée | 75 " |
| Chapeau | 50 " |
| Epée | 45 " |
| Porte-épée | 7 " |

Total 659 francs

Il est évident que, pour un uniforme qui sert si rarement, c'est assez cher. Mais, avec une soirée de "Cyran" ou de "l'Aiglon", M. Rostand aura vite fait de se rattraper.

BONJOUR, MONSIEUR

Lorsqu'un homme de lettres pose sa candidature à l'un des sièges vacants de l'Académie, il est d'usage qu'il fasse une visite à chaque Immortel.

Un auteur dramatique, du nom de Casimir Bonjour, candidat à l'Académie, se présente un jour chez un des membres les plus influents de l'assemblée des quarante.

Une jeune bonne, alerte et souriante, vient lui ouvrir.

— Qui dois-je annoncer, monsieur ?

— Bonjour, répond le candidat avec un très gracieux sourire.

— Bonjour, monsieur. voulez-vous, je vous prie, me dire votre nom ?

— Je vous dis Bonjour.

— Et moi aussi : bonjour, monsieur. Mais qui dois-je annoncer ?

— Eh ! Bonjour, Casimir Bonjour, vous dis-je, c'est mon nom !

La femme de chambre comprit enfin que ce n'était pas : bonjour, monsieur, mais bien : Monsieur Bonjour, qu'il fallait dire.

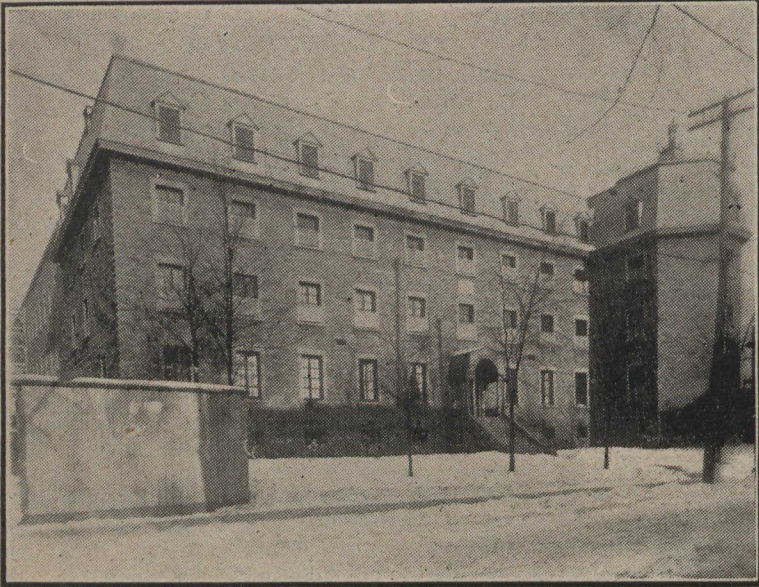
LE MAL N'ATTEND PAS

Du refroidissement au rhume, du rhume à la bronchite et à la consommation, il n'y a qu'un pas, vite franchi, si l'on n'emploie pas le BAUME RHMAL en temps.



VUES PRISES À L'OCCASION DE LA RÉCENTE EXCURSION AU MANOIR DE SAINT-OURS, ORGANISÉE AU BÉNÉFICE DE L'ŒUVRE DE LA CRÊCHE DE MONTRÉAL

Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis.



L'institut de la Maternité, rue Saint-Hubert.



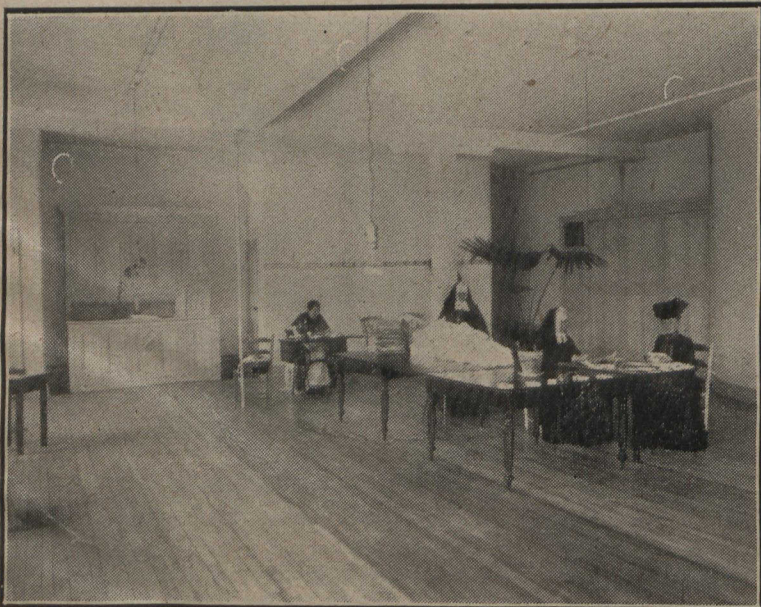
Groupe des organisateurs de l'excursion à Saint-Ours.



La buanderie.



Le manoir de Saint-Ours.



La salle de couture.



Le dortoir.

LES LAURÉATS DES CONCOURS DE SAINT NICOLAS



ANTOINETTE LECLAIRE



JOSEPHINE BRAZEAU



IMELDA HEROUX



ADELPHINE NOULARD



ALBERTINE PELLETIER



JEANNE LAFOND



ANGELA RONDEAU



ALBERTINE SANTOIRE



LAURÉATE ANONYME



MARGUERITE MORISSET



LAURÉATE ANONYME



LUCIENNE VOISARD



ANTONIO PAULHUS



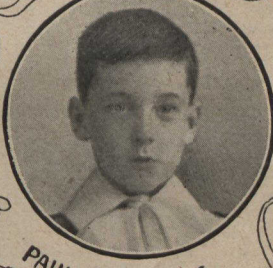
APPOLINAIRE HEBERT



EVELINA LEPINE



HECTOR PARTHENAIS



PAUL ST PIERRE



J. BRAIS



ADJUTOR MATHIEU



LAURÉAT ANONYME



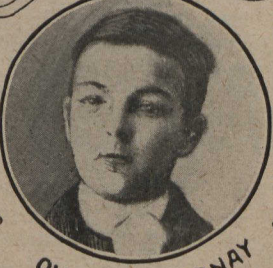
CEDMEN PLOUFFE



VITAL MALLETTE



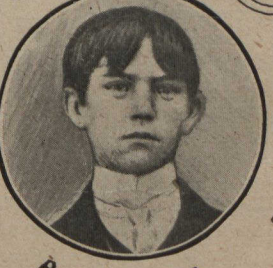
HENRI BOULANGER



OVIDA DUVERNAY



OMER DANCOISE



A. LAPIERRE



ARTHUR DAIGLE

Paul Caron

1903

LA RÉPONSE DU VENT

Au bord de la mer, les bois de pin du domaine descendaient jusqu'à un promontoire où ils se raréfiaient, s'espagaient parmi les bruyères, et finissaient en un bouquet de vieux arbres, aigrette verte et superbe dressée dans la lumière. De là on voyait les vagues toutes petites, et, même aux jours de tempête, elles avaient l'air de moutons blancs. Les goélands passaient au-dessous ; les palombes, quand elles arrivent du large, se posaient dans les branches ; les côtes se repliaient en arrière, et il suffisait de regarder devant soi pour se croire dans une île.

Le pays était chaud, car c'était l'extrême midi, par où finit la France. Mais le vent soufflait en toute saison, et d'où qu'il vint, de la terre ou de la mer, rencontrant des rochers, des bruyères et des pins, il chantait, d'accord avec eux, qui connaissent sa main.

Un enfant l'écoutait ; et voici ce que le vent disait dans les arbres :

“ Je suis le vent qui n'a pas de route, et je vais par le monde. Toutes les feuilles tremblent quand je passe, toutes les ailes s'appuient sur moi ; j'emmène ensemble les voiles blanches et les flots bleus qui les portent. La terre est petite, j'en ai fait le tour ; mais elle est belle, et je retourne sans lassitude où je suis allé. Si tu venais, enfant, nous partirions joyeusement. Je te montrerais l'espace, pour lequel tu es né comme moi ; tu vivrais parmi les choses toujours nouvelles, dans l'adieu perpétuel et calme des nuées, dont les milliers de gouttes d'eau, tes pensées, mon enfant, reflètent le monde au-dessous d'elles, et ne tiennent à lui que par le lien fragile de sa beauté qui change.”

Le petit ne comprenait pas tout, parce que le langage du vent est quelquefois plus profond que les âmes qui l'écoutent ; mais il dit à sa mère :

“ Je voudrais partir.

— Pour quel pays ?

— Pour tous les pays.

— Qui te l'a conseillé ?

— Le vent qui agite les pins.”

La mère ne dit rien ; seulement, dans son inquiétude de voir l'unique enfant s'éloigner, elle crut qu'elle pourrait lutter avec le vent qui parle. Elle donna l'ordre de couper les bouquets de pins ; et les troncs abattus, jetés à la mer, faute de sentiers praticables, furent attachés à l'arrière d'une gabarre et disparurent, traînés à la remorque comme de gros poissons harponnés et luttant.

L'enfant revint sur la falaise. Le vent continua de chanter, plus doucement, il est vrai, dans les bruyères qui poussaient à foison et qui étaient de trois espèces : la mauve, à fleurs serrées comme le réséda ; la rose, dont le calice est allongé, et la grande blanche des marais, qui est la plus capricieuse de formes ; arbuste si on la laisse vivre, élégante, élancée, et qui domine l'ajonc même de ses gerbes aiguës.

Le vent, dans la bruyère blanche, disait :

“ Que sont les floraisons de la terre auprès de celles qu'enferme la serre prodigieuse des eaux ? Il n'a été donné à personne de parcourir les jardins sous-marins ; mais ceux qui se penchent sur le bord des navires ont vu monter des profondeurs et onduler au mouvement des lames qui les couvrent des mousses géantes, des lanières pareilles à des flots de rubans multicolores, des sommets

d'arbres d'un violet si doux, qu'on ne savait si c'était une végétation d'en bas ou un reflet venu d'en haut. Ils ont deviné au-dessous d'eux plus de couleur et de vie que leurs yeux n'en avaient jusque-là retenu. Petit, il est bon de naviguer sur la mer changeante ; il y en a qui ne se sont pas consolés de l'avoir quittée.”

L'enfant dit :

“ Je veux être marin.

— Qui te l'a conseillé ?

— La bruyère blanche.”

La mère, qui ne vivait que pour son enfant et par lui, s'alarma ; elle fit couper la bruyère blanche, et, de peur que le vent ne parlât encore en glissant sur la roche nue, elle mena son fils très loin, dans un château d'où l'on n'apercevait que les plis des bois, des moissons et des routes ; car le père autrefois avait été marin, et il était mort d'une surprise du vent, beau parleur dans les pins et les bruyères, mais tueur d'hommes aussi, et traître, et sans pitié.

Quand elle eut séparé son enfant d'avec le vent de mer, elle se rassura et pensa :

“ Il est si jeune, qu'il oubliera. Rien ici ne ressemble plus aux grèves, rien ne passe qui ressem-

— Oh ! je vous en prie, qu'il y en ait un au moins auquel on ne coupe pas les plumes !”

Le printemps suivant il y eut quatre petits cygnes, poilus, qui avaient l'air d'une grosse graine de pissenlit posée sur l'eau. Autour du père et de la mère, ils nageaient parmi les nénuphars, et de loin, le soir, quand ils s'enfonçaient et se perdaient entre les gerbes de rosaux qui hérissaient les berges, on eût dit deux grands lis épanouis et quatre boutons gris perdus dans le vert des feuilles. Leurs promenades étaient courtes. Le plus jeune surtout, sorti de l'oeuf quatre jours après les autres, ne ramait pas longtemps, et si faible que fût le courant, ne pouvait le remonter ; alors l'un des parents s'arrêtait, tendait la large patte palmée et la laissait flotter en arrière ; le petit y grimpa, et, un peu soulevé par un mouvement de rejet du grand oiseau, s'aidant des ailes, des pattes, du bec, il se hissait entre les plumes, dans le berceau vivant et chaud, qui l'emportait doucement, sans secousse, jusqu'à la cabane établie au bord de la rivière.

L'enfant, témoin de ce spectacle, appelait et disait :

“ Mère, venez voir.”

Elle venait, en deuil, triste et souriante, n'oubliant jamais de regarder l'enfant deux fois plus longtemps que ce qu'il montrait du doigt. Il ajoutait :

“ Vous voyez, mère, les parents des cygnes les emmènent sur l'eau ; les petits se penchent, et ils connaissent déjà le fond de la rivière, qui est, paraît-il, tapissé d'herbes merveilleuses.

— Donne-moi la main, André. Viens-t'en, viens-t'en.”

Elle écartait l'enfant, et, jalouse de la rivière comme elle l'avait été de la mer immense, craintive et poursuivie de la même vision, elle s'en allait avec lui par les sentiers des bois. Elle savait le secret de causer avec les enfants ; elle tâchait d'intéresser à des histoires d'aïeux, à la beauté de la terre, aux travaux des hommes de la campagne, ce blondin, qui avait des yeux clairs, sauvages et inquiets comme ceux d'un goéland : elle n'y parvenait pas. Et peu à peu, elle dut convenir que la santé de l'enfant s'altérait, qu'il dépérissait, et que, trop jeune pour exprimer sa souffrance, il manquait néanmoins de quelque chose.

Elle le soignait, et ne voulait pas comprendre.

Un soir de printemps, à l'heure où on ne regarde plus que d'un seul côté, vers la lumière qui tombe, elle vit le dernier-né de la couvée de cygnes, celui dont on n'avait pas coupé le fouet de l'aile, s'élever tout à coup en criant, et, le cou tendu, avec un bruit de rafale, essayant ses jeunes plumes, faire deux fois le tour des peupliers. André le vit aussi.

“ Il va revenir, dit-elle, la force de ses ailes n'est pas assez grande ; mais demain il partirait. Je vais donner l'ordre au jardinier de l'en empêcher ; ce serait un cygne perdu.

— Où irait-il ?” demanda le petit.

La mère hésita un instant et répondit :

“ Sans doute où le père et la mère ont été élevés. Ils ne sont chez nous que par contrainte.”

L'enfant suivit des yeux, avec une émotion silencieuse, l'oiseau, qui achevait le second cercle de son vol, et qui, épuisé, rasait la cime des foins comme une grande faux blanche, et soudainement y sombrait, et demeurait étendu.

Ils rentrèrent. Mais le lendemain avant que personne au château fût levé, l'enfant courut à la



Sur la falaise, l'enfant écoutait

ble aux voiles, et ma voix sera plus forte que le souvenir, chaque jour affaibli. Il m'aime, il m'écouterait ; je vieillirai près de lui, et lui grandira près de moi.”

Mais nous ne savons jamais par quel fil mystérieux la pensée est ramenée vers le visage des choses qui l'ont tentée, ni que's rappels du passé elle trouve dans le présent. Le petit avait obtenu la permission de rapporter, du premier domaine dans le second, un couple de cygnes, qu'on avait lâchés dans une rivière lente, élargie de main d'homme, que des rideaux de peupliers protégeaient tout l'été et couvraient de feuilles jaunes pendant deux mois d'automne. Chaque matin et chaque soir, il leur portait leur nourriture ; et il n'aimait rien tant que les voir nager, le col droit, les ailes soufflées et rapprochées en berceau de neige. A quoi songeait-il ?

Un jour, il demanda :

“ Pourquoi ne s'envolent-ils pas ?

— Parce que le fouet de l'aile a été coupé.

— Et s'ils ont des enfants de cygnes ?

— On coupera l'aile aussi aux enfants.

cabane, s'agenouilla dans l'herbe toute mouillée de la rosée de la nuit, et entr'ouvrit la porte, que fermait une cheville de bois. Quatre têtes encore duvetées passèrent dans l'ouverture, et au-dessus, un peu en arrière, les becs noirs du père et de la mère sifflaient, tout prêts à mordre.

“Viens, toi, le plus jeune,” dit l'enfant.

Il connaissait les quatre frères, et, sans se tromper, il attira par le col le plus jeune, qui n'avait pas eu l'aile coupée. Il le serra contre lui, tandis que les grandes ailes blanches battaient l'air, et, sous les plumes, avec beaucoup de mal et de temps, il parvint à fixer un papier plié, long et mince, assujéti par un brin de fil. Quand la lettre fut solidement attachée ainsi au corps de l'oiseau, il écarta les bras.

“Tu me rapporteras la réponse, dit-il : envoie-toi.”

Le cygne marcha quelques pas en roulant, se secoua, s'étira, et regardant le ciel, battit l'air de ses deux ailes étendues. Il monta en tournant ; les autres criaient et s'ouaient désespérément. Il monta au-dessus des arbres ; le rose de la lumière matinale illumina son ventre ; il plana, chercha sa route, dans le cercle de prairies et de bois dont la cabane était le centre ; puis il piqua au sud, la cabane était le centre ; puis il piqua au sud, décrivit rapidement, diminua jusqu'à ne plus être qu'un petit trait blanc dans l'azur, et disparut.

“André ! André !”

La mère, inquiète, appelait son fils.

Il courut à elle, pâle, triomphant, remué dans l'intime profondeur de son âme jeune.

“Regardez !” dit-il.

Elle ne dit rien.

“Il s'est enfui par là, dit l'enfant ; et par là, c'est la mer. J'en suis sûr à présent.”

Elle pensa qu'elle avait un fils bien extraordinaire, bien impatient du nid et bien difficile à garder ; sa tendresse s'émua et pleura. Le petit devint plus pâle de jour en jour, parce que, de jour en jour, il attendait la réponse qui ne venait pas.

Il avait écrit et confié au cygne cette lettre au vent de mer :

“Vent de mer, qui m'as parlé, je t'envoie le quatrième de mes cygnes, qui n'a pas eu le foudet de l'aile coupé. Je ne t'entends plus jamais. Je veux que tu saches où je suis, afin que tu viennes et que je t'entende de nouveau, et que ma mère t'entende aussi. Dis-lui que je veux être marin sur la mer, que je mourrai si elle me refuse ; mais si elle t'écoute, vent de mer, rapporte-moi mon cygne, et je comprendrai par là qu'elle veut bien.”

Il se passa une semaine, après laquelle l'enfant fut pris de fièvre. Le temps était devenu mauvais, et les nuages glissaient confusément, gris sur gris, emmêlés, les uns lâchant leur pluie et d'autres se déchirant tout à coup pour laisser descendre un rayon de soleil chaud. Dans le parc, entre les averses, la mère entraînait l'enfant.

“Laissez-moi écouter, disait le petit, et écoutez vous-même.”

Elle secouait la tête, désespérée, et elle n'écouait que son chagrin, qui pleurait au-dedans d'elle.

Les herbes ployaient ; les feuilles, arrachées par la rafale, couraient au ras du sol. A mesure que l'après-midi s'avancait, la tempête augmentait ; et tous les bruits accoutumés se perdaient et mouraient dans le grondement des chênes, que le vent ébranlait jusque dans leurs racines. Les branches mortes craquaient ; les troncs fendus des souches sifflaient ; toutes les frondaïsons hérissées et couchées des grands arbres avaient l'air d'oiseaux blessés, renversés sur le dos, et qui luttaient en détantant parfois leurs griffes pour attaquer.

“Écoutez, reprenait l'enfant, dont les yeux brillaient, c'est lui !

—Qui donc, mon André ?

—Le vent de là-bas. Il a reçu ma lettre ; il vient ; peut-être qu'il va répondre !”

Et il se penchait pour voir, entre les feuilles ou dans l'ouverture des avenues, du côté du sud, les deux ailes en croissant qu'il attendait toujours.

La mère se sentait au coeur une pitié sans bornes pour l'enfant malade ; elle s'efforçait de le calmer, de se faire une voix plus aimante encore que de coutume, pour dire :

“Laisse là tes idées folles, mon petit ; ne pense pas, ne parle pas. Promenons-nous et respirons la dernière heure du jour. Il te faut le grand air, mais ne t'agite pas. Viens.”

Le soir, elle le coucha, et le petit fut pris d'une

fièvre ardente. Comme elle le veillait, un domestique entra :

“Madame, c'est M. le comte de Rial, le voisin de campagne de madame, qui demande à être reçu.

—A cette heure-ci ?

—Il paraît que la chose est pressée, madame.”

Un homme, en vêtements de voyage, monta, pénétra dans la chambre sur la pointe du pied, et, inclinant sa grande barbe :

“Comment va-t-il ?

—Très abattu, plus souffrant que jamais.

—Pardonnez-moi, dit le voisin, qui tendit un paquet enveloppé de journaux : j'ai tué ceci sur mon étang. Regardez sous l'aile de l'oiseau, vous comprendrez peut-être mieux.”

Il se retira aussitôt. La mère développa le paquet, et trouva le corps du cygne, qu'elle reconnut. Vite elle allongea les bras, tenant les ailes par leurs extrémités, et, au-dessus du corps abandonné, les ailes s'étendirent. La lettre tomba, toute mouillée, lisible encore.

“Lisez, mère, car le petit dort ; lisez promptement, car il a la fièvre ; songez, car les remèdes qui guérissent les autres n'ont rien fait pour votre enfant.”

L'enfant dormit, et la mère veilla toute la nuit. Au premier rayon de jour, André ouvrit les yeux et poussa un cri :

“Ah ! dit-il, voilà mon cygne, et il est mort !”

L'oiseau était couché sur le tapis, près de la fenêtre.

Mais la mère déjà avait enveloppé l'enfant dans ses bras, et elle disait :

“Ne t'agite pas, ne crains rien. Il est mort de fatigue en arrivant, parce que la mer est loin.

—Non, non ; le vent me l'a renvoyé mort, parce que la réponse est mauvaise !”

Elle s'écarta du lit, sourit à l'enfant de toute la force de son amour qui s'immolaient pour lui, et murmura :

“Tu te trompes, mon André ; le vent a écrit la réponse.

—Mère, le vent n'écrit pas.

—Qu'en sais-tu, mon petit ?”

Elle alla prendre l'oiseau blanc, l'étendit sur la couverture de soie ; et, sous l'aile gauche, à la place de la lettre, l'enfant aperçut une feuille de chêne percée de menus trous, comme des coups d'épingle.

Il saisit la feuille, la présenta au jour, et tout le sang de son corps chétif afflua au visage, parce que le petit venait de lire trois mots, trois humbles mots, mais qui renfermaient toute une vie :

“Où, mon André.”

RENE BAZIN.

LA BOUDERIE DE JEAN

Les caractères comme les physionomies, il n'en est pas deux qui se ressemblent d'une manière identique, et les diversités sont à l'infini. Tous les caractères ont des côtés disgracieux, et ce serait folie que de compter rencontrer la perfection. Dans le nombre, il y en a de plus ou moins agréables ou désagréables. Les caractères gais et enjoués sont généralement ceux qui plaisent le plus, comme les caractères tendres et aimants. Parmi ceux-ci, ce qui en fait quelquefois le charme, c'est que souvent on trouve un peu de mélancolie ; souvent aussi, et c'est là le côté disgracieux, perce une pointe de jalousie.

Souvent la jalousie est accompagnée de bouderie, et c'est là un point du caractère le plus détestable et le plus agaçant, car il est maussade et dénote peu de franchise et de courage ; une bonne vivacité qui met à nu ce qu'on a sur le coeur et emporte tout ressentiment, vaut mieux qu'une bouderie sans fin, envers laquelle tout s'émousse, prévenances, tendresses et même humilité de la part de ceux qui entourent le boudier.

Il est impossible à deux caractères semblables de s'entendre ; si l'un est violent, despote, il faut que l'autre soit doux et patient ; sinon, il y a choc et inévitablement incompatibilité. Que de fois, dans le mariage, l'un ressemble trop à l'autre ; de là des querelles, et comme ni l'un ni l'autre ne peut, en raison de son caractère semblable, faire une diversion salutaire, les querelles s'éternisent et se multiplient à l'infini ; c'est l'enfer ! Si, au contraire, les deux caractères ne

se ressemblent pas, ils se complètent l'un par l'autre, et c'est alors la félicité, la concorde, le calme et la tranquillité. A un mari au caractère boudeur il faut une femme au caractère ouvert et franc, enjoué, doux, adroit et patient.

C'est le cas d'un jeune ménage de ma connaissance. Jean et Valentine sont mariés depuis six mois seulement, et cette dernière a déjà eu à souffrir des bouderies de son mari, qui est pour tant un bon garçon et qui l'aime bien, elle en est convaincue. Leur position pécuniaire n'est pas très brillante, mais, comme Valentine est une petite ménagère fort entendue à tenir sa maison, qu'elle est économe et a du savoir-faire, tout va bien dans le ménage. Même lorsqu'arrive la fin du mois, reste une petite somme, précieusement mise de côté pour les événements et dépenses imprévus.

Jean devrait se trouver fort heureux, et pourtant, il ne l'est pas ou ne veut pas l'être ; pour lui, tout est prétexte à bouderie. Valentine est jeune et jolie, elle est un peu coquette dans la bonne acception du mot, car si elle aime à être bien mise, c'est pour faire honneur à son mari et pour lui plaire, ne plaire qu'à lui. Elle est gracieuse, il boude ; elle est triste et il boude encore ; et c'est interminable, car il reste des journées entières sans parler, se renfermant dans un mutisme ridicule. Valentine s'en afflige, ne comprenant rien à cela, cherchant en quoi elle a pu déplaire à son Jean bien-aimé, et elle se désole en cachette ; mais comme elle est vaillante, elle cherche par tous les moyens à rémédier à un pareil état d'esprit ; vains efforts, tout échoue auprès de ce boudeur invétéré. Enfin, dernièrement, après une bouderie de quarante-huit heures, Valentine croit avoir trouvé un moyen, et elle va le mettre à exécution. C'est le soir, elle attend Jean pour dîner ; tout est prêt, comme d'habitude ; la salle à manger est bien douillettement close, le couvert mis avec ordre, et une bonne odeur de cuisine bien soignée se répand dans l'air.

Jean arrive et ne répond pas à la révérence espiègle et accorte que lui fait sa compagne ; il va droit à sa place, à table, et attend, sans dire un mot, avec des mouvements fébriles d'impatience, qu'elle vienne le servir, comme un enfant gâté qu'il est. Elle a l'air de ne s'apercevoir de rien, et, prenant une lampe allumée, la voilà cherchant sous les meubles, dans tous les coins, partout, enfin ! L'attention de Jean est alors éveillée, il la regarde d'abord avec indifférence, puis, intrigué peu à peu et au fond ravi de cette silhouette charmante, de ce fin profil, de ces cheveux dorés, de ces yeux préoccupés et fureteurs. Enfin, n'y tenant plus, oubliant sa bouderie, rompant son silence obstiné, il lui dit :

—Et bien, mais que cherches-tu donc de si pressé ?

Et elle de lui répondre avec un grand sérieux : —Je cherche ta langue, mon ami, mais, Dieu merci, tu l'as retrouvée toi-même ?

Ce fut fini, un grand éclat de rire accueillit ces paroles ; elle se suspendit au cou de son mari, moitié souriant, moitié pleurant, et bien calmement lui exposa ce qu'elle avait souffert des bouderies passées. Jean comprit combien il avait été maladroit et grossier ; il promit qu'avec l'aide de sa chère petite femme, si sensée et si douce, il parviendrait à corriger son caractère et à n'être plus boudeur.

Tiendra-t-il sa promesse ? espérons-le pour Valentine et pour lui-même, car les caractères boudeurs sont vraiment malheureux, et malheureux par leur faute.

IDA DORFALT.

—Je n'ajouterai rien, monsieur ; je ne me dispute jamais avec les imbéciles !

—Non, vous êtes toujours d'accord avec eux !

Le patron. — Auguste, vous êtes un âne !

L'apprenti. — Oui, monsieur, mais ce n'est pas de ma faute. Vous m'avez dit en m'engageant de vous copier en tout !

UNANIMITE

Si vous rencontrez cinquante mères de familles, elles vous diront toutes que chaque 25c dépensé pour du BAUME RHUMAL leur sauve des piastres.

LA TRAGÉDIE DE SERBIE

LA NUIT DU 23 MARS 1801

S'il y a une banalité qu'il convient d'éviter, c'est de faire remarquer que l'histoire est un perpétuel recommencement. L'expérience, décidément, est un plat qui coûte fort cher et qui ne peut servir que pour un — celui qui l'a payé.

Un humoriste a établi la statistique des situations qui, depuis Sophocle, ont servi à échafauder tous les drames, toutes les comédies... Toutes peuvent se réduire à douze, et il semble bien qu'il en soit de même dans la vie réelle : le nombre des événements qui affligent ou réjouissent l'humanité est assez restreint ; depuis des siècles nous nous recopions : nous faisons plus ou moins grand, nous réussissons à produire plus ou moins d'effet ou de bruit ; mais, en somme, l'inédit se fait très rare. Voilà pourquoi peut-être l'épouvantable tra-

gédie de Belgrade n'a pas ému l'Europe aussi profondément qu'on aurait pu s'y attendre : les plus ignorants ont éprouvé l'impression du "déjà vu" : et la preuve en est que la réprobation générale s'est résumée en ce mot : "ce n'est plus de notre temps !"

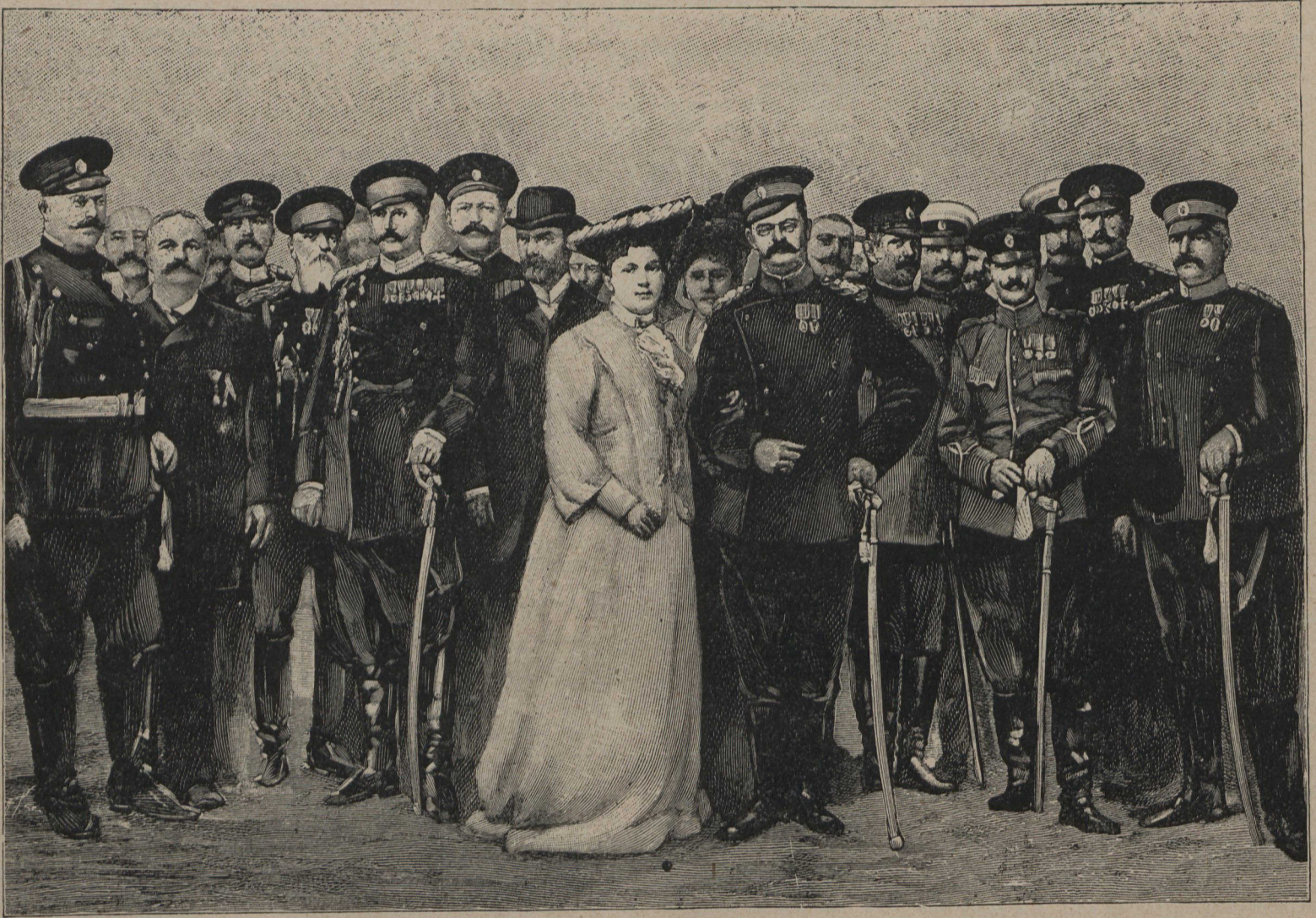
Ce drame de Belgrade est, en effet, un éhonté plagiat : ces officiers égorgeant la nuit, par surprise, dans son palais, le souverain auquel ils ont juré dévouement et fidélité, ont servilement copié la conspiration Pahlen, qui mit fin au règne de Paul 1er, empereur de Russie. Et copié au point de croire qu'ils ont adopté, pour leur conjuration, le même scénario : c'est, avec plus de sang et moins d'élégance, la seconde représentation d'une même pièce : jugez-en.

Paul 1er régnait depuis 1796 et n'était pas, on peut le dire, adoré : le fait est que son caractère était singulier et qu'il se montrait, parfois, plus que brutal pour son entourage : en un mot, à tort

ou à raison, il passait pour un despote et une conjuration se noua, parmi les officiers supérieurs de la garnison de Saint-Petersbourg, en faveur et à l'insu du grand duc Alexandre, fils de l'Empereur, lequel, il faut le remarquer, professait pour son père les sentiments du plus grand respect et de la plus tendre affection.

Paul 1er, qui avait de la méfiance et que le souvenir de Pierre III, assassiné à Ropscha, poursuivait sans cesse, avait fait établir une communication souterraine entre le palais Saint-Michel, qu'il habitait, et la caserne du régiment Paulovsky, placée de l'autre côté du Champ-de-Mars. Sa chambre était une grande pièce carrée, à deux fenêtres. A côté du lit se trouvait une trappe qui s'ouvrait en pressant un ressort du talon de la botte, et qui donnait communication sur un escalier par lequel on pouvait fuir du palais.

Le 23 mars 1801, à onze heures, les conjurés, au nombre de soixante à peu près, sortirent de l'hôtel



Colonel Naumovitch
mort en trahissant le 11 juin

Général Zanzar Markovitch
président du ministère, tué le 11 juin

La reine Draga
La princesse Hélène

Le roi Alexandre

Nicodé Lunievicz
frère de la reine, tué le 11 juin

Général Lazar Petrovitch
aide-de-camp du roi, tué le 11 juin

LE VICTIMES DE LA RÉVOLUTION DU 11 JUIN, PHOTOGRAPHIÉES QUELQUES JOURS AUPARAVANT

(Derrière les personnages du premier plan se tiennent : le général Bora Iankovitch, le médecin du roi Dr Velichkovitch, le ministre de la justice Ninchitch, le secrétaire du roi, Petronievitch, etc., etc., tous morts ou déportés)

Talitzine et s'acheminèrent, enveloppés de leurs manteaux, vers le palais Saint-Michel. Les principaux étaient Benningsen, Platon Boubof, ancien favori de Catherine ; Pahlen, gouverneur de Saint-Petersbourg ; Depreradovitch, colonel du régiment de Simionovsky ; Arkamakof, aide de camp de l'Empereur ; le prince Tatetswill, major-général d'artillerie ; le général Talitzine, colonel du régiment de la garde Preobrajensky ; Gardanof, adjudant des gardes à cheval ; Sastarinof, les princes Vereinskoï et Sériatine.

Les conjurés se glissèrent par une grille du jardin du palais Saint-Michel. Arrivés à la cour, ils se séparèrent en deux bandes : l'une conduite par Pahlen, entra par une porte particulière que le comte avait l'habitude de prendre lorsqu'il voulait pénétrer chez l'Empereur sans être vu ; l'autre, sous les ordres de Zoubof et de Benningsen, s'avança, guidée par Arkamakof, vers le grand escalier, où elle parvint sans empêchement, Pahlen

ayant fait relever les postes du palais et y ayant placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés. Une seule sentinelle qu'on avait oublié de changer comme les autres, cria : "Qui vive ?" en les voyant s'approcher ; alors, Benningsen s'avança vers elle, et, ouvrant son manteau pour lui montrer ses décorations :

— Silence ! lui dit-il, ne vois-tu pas où nous allons ?

— Passez, patrouille, répondit la sentinelle en faisant de la tête un signe d'intelligence.

Et les meurtriers passèrent.

En arrivant dans la galerie qui précède l'antichambre, ils trouvèrent un officier déguisé en soldat.

— Eh bien, l'empereur ? demanda Platon Zoubof.

— Rentré depuis une heure, répondit l'officier, et sans doute couché maintenant.

— Bien, répondit Zoubof.

Et la patrouille régicide continua son chemin.

En effet, Paul venait de s'endormir.

En ce moment, les conjurés arrivèrent à la porte de l'antichambre qui précédait la chambre à coucher, et Arkamakof frappa.

— Qui est là, demanda le valet de chambre.

— Moi, Arkamakof, l'aide de camp de Sa Majesté.

— Que voulez-vous ?

— Je viens faire mon rapport.

— Votre Excellence plaisante, il est minuit à peine.

— Allons donc, c'est vous qui vous trompez, il est six heures du matin, ouvrez vite, de peur que l'Empereur ne s'irrite contre moi.

— Mais je ne sais si je dois...

— Je suis de service et je vous l'ordonne.

Le valet de chambre obéit. Aussitôt, les conjurés, l'épée à la main, se précipitèrent dans l'antichambre ; le valet, effrayé, se réfugia dans un coin ; mais un hussard polonais, qui était de gar-

de, s'élançant au-devant de la porte de l'Empereur, et, devinant l'intention des nocturnes visiteurs, leur ordonne de s'éloigner. Zoubof refuse et veut l'écarter de la main. Un coup de pistolet part ; mais à l'instant même, l'unique défenseur de celui qui, une heure auparavant, commandait à cinquante-trois millions d'hommes, est désarmé, terrassé et réduit à l'impossibilité d'agir.

Au bruit du coup de pistolet, Paul s'était réveillé en sursaut, avait sauté au bas de son lit, et, s'élançant vers la porte dérobée qui conduisait chez l'impératrice il avait essayé de l'ouvrir ; mais, trois jours auparavant, dans un moment de défiance, il avait fait condamner cette porte, de sorte qu'elle resta fermée. Alors, il songea à la trappe et s'élança vers l'angle de l'appartement où elle se trouvait ; malheureusement, comme il était nu-pieds le ressort résista à la pression, et la trappe, à son tour, refusa de s'ouvrir. En ce moment, la porte de l'antichambre tomba en dedans, et l'Empereur n'eut que le temps de se jeter derrière un écran de cheminée.

Zoubof marcha droit au lit ; mais, le voyant vide :

— Tout est perdu !... s'écria-t-il, il nous échappe.

— Non ! dit Benningsen, le voici.

— Pahlen, s'écrie l'Empereur, qui se voit découvert, à mon secours, Pahlen !

Pahlen était le favori de l'Empereur et son plus intime confident.

— Sire, dit alors Benningsen en s'avançant vers Paul, en le saluant avec son épée, vous appelez inutilement Pahlen : Pahlen est des nôtres. D'ailleurs, votre vie ne court aucun risque ; seulement, vous êtes prisonnier au nom de l'Empereur Alexandre.

— Qui êtes-vous ? dit l'Empereur, si troublé qu'à la lueur tremblante et pâle de sa lampe de nuit, il ne reconnaissait pas ceux qui lui parlaient.

— Qui nous sommes ? répondit Zoubof en présentant l'acte d'abdication.

— Nous sommes les envoyés du Sénat. Prends ce papier, lis et prononce toi-même sur ta destinée.

Alors, Zoubof lui remet le papier d'une main, tandis que, de l'autre, il transporte la lampe à l'angle de la cheminée, pour que l'Empereur puisse lire l'acte qu'on lui présente. En effet, Paul prend le papier et le parcourt. Au tiers de la lecture, il s'arrête, et, relevant la tête en regardant les conjurés :

— Mais que vous ai-je fait, grand Dieu ! s'écria-t-il, pour que vous me traitiez ainsi ?

— Il y a quatre ans que vous nous tyrannisez ! crie une voix.

Et l'Empereur se remet à lire.

Mais, à mesure qu'il lit, les griefs s'accumulent ; les expressions de plus en plus outrageantes le blessent ; la colère remplace la dignité ; il oublie qu'il est seul, qu'il est nu, qu'il est sans armes, qu'il est entouré d'hommes qui ont le chapeau sur la tête et l'épée à la main ; il froisse violemment l'acte d'abdication, et, le jetant à ses pieds :

— Jamais ! dit-il, plutôt la mort !

A ces mots, il fait un mouvement pour s'emparer de son épée, posée à quelques pas de lui sur un fauteuil.

Alexandre Dumas a consacré tout un volume au récit de cette nuit tragique : deux fois même il l'a racontée : dans ses "Impressions de voyage en Russie" et dans ses "Mémoires" : le sujet le hantait et il avait formé le projet d'en faire le motif d'un drame. Peu d'écrivains sont populaires, dans les régions du Caucase et, dans la péninsule des Balkans, comme le grand romancier. Qui sait si ce n'est pas à la lecture de son oeuvre qu'a germé, dans l'esprit des officiers d'Alexandre de Serbie, le plan de la conjuration qui vient d'épouvanter l'Europe. Le fait est que les circonstances des deux tragédies sont absolument semblables.

Voici comment Dumas raconte la mort de Paul Ier :

"La seconde troupe arrivait, elle se composait en grande partie des jeunes nobles dégradés ou éloignés du service, parmi lesquels un des principaux était le prince Tatetssvili, qui avait juré de se venger de cette insulte. Aussi, à peine entré, il s'élança sur l'Empereur, le saisit corps à corps, lutte et tombe avec lui, renversant du même coup la lampe et le paravent. L'Empereur jette un cri terrible, car, en tombant il s'est heurté la tête à l'angle de la cheminée et s'est fait une profonde blessure. Tremblant que ce cri ne soit entendu, Sartarinof, le prince Vereïnskoï et Sériatine s'élancent sur lui. Paul se relève un instant et re-

tombe. Tout cela se passe dans la nuit, au milieu de cris et de gémissements, tantôt aigus, tantôt sourds. Enfin, l'Empereur écarte la main qui lui couvre la bouche.

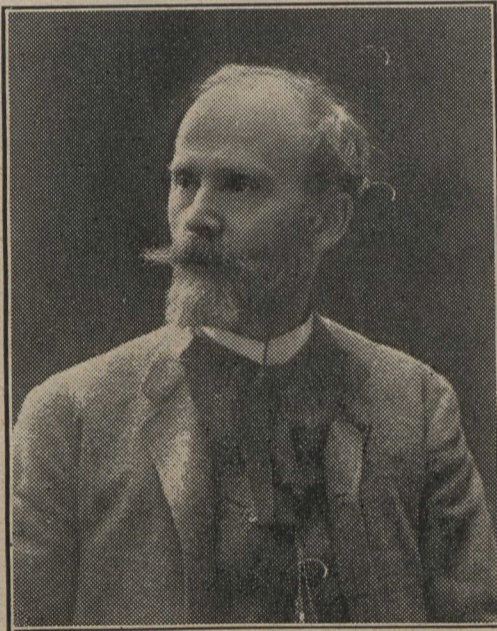
— Messieurs, s'écria-t-il en français, messieurs, épargnez-moi, laissez-moi le temps de prier Dieu...

Le dernier mot est étouffé ; un des assaillants a dénoué son écharpe et l'a passée autour des flancs de la victime, qu'il n'ose étrangler par le cou, car le cadavre sera exposé, et il faut que la mort passe pour naturelle. Alors, les gémissements se convertissent en râle ; bientôt le râle lui-même expire ; quelques mouvements convulsifs lui succèdent, qui cessent bientôt, et, quand Benningsen rentre avec des lumières, l'Empereur est mort. C'est alors seulement qu'on s'aperçoit de la blessure de la joue, mais peu importe : comme il aura été frappé d'une apoplexie foudroyante, rien d'étonnant qu'en tombant il se soit heurté à un meuble et se soit blessé ainsi..."

Car les conspirateurs de 1801 avaient la pudeur de leur acte, et ils voulaient qu'au moins la postérité eût un prétexte de croire que l'Empereur de Russie avait succombé à une mort naturelle. Ceux d'aujourd'hui n'eurent pas cette réserve — il faut bien faire la part du progrès...

M. PHILIPPE HÉBERT

Voici en quels termes flatteurs un journal anglais de Montréal, la "Gazette", apprécie l'oeuvre artistique exécutée par notre distingué compatriote, M. Philippe Hébert, dans le monument érigé à la mémoire de feu Mgr Bourget :



M. PHILIPPE HÉBERT

(Photo, Richard, 1618 rue Ste-Catherine)

"Le monument destiné à perpétuer le souvenir de la Saint-Jean-Baptiste de 1903 à Montréal, est naturellement celui auquel M. Philippe Hébert a attaché son nom comme sculpteur. Si l'on peut dire que l'artiste a ressuscité le prélat, on peut ajouter que le prélat a donné une nouvelle vie à l'artiste.

"Si l'on tient compte de la grande différence qu'il y a entre l'homme de guerre et l'homme d'église, le monument de Mgr Bourget est, à certains égards, supérieur à celui de Maisonneuve. Peu de nos concitoyens l'admettront peut-être, et pas un seul probablement ne voudrait voir disparaître l'une des quatre figures allégoriques qui ornent la base de ce dernier : mais on se demande si les deux seules figures allégoriques qui sont à la base du monument Bourget ne produisent pas plus d'effet. Elles sont tout ce qu'il y a de plus noble comme proportion, et prouvent que l'artiste était bien maître de son idée et a réussi mieux que jamais dans la forme impérissable de l'art.

"Mgr Bourget est représenté dans tout l'éclat de ses vêtements canoniques, adressant la parole au peuple. Sa figure, pleine du zèle qui l'animait pour l'avancement de ses concitoyens, est tournée vers le Mont-Royal. D'une main, il tient un manuscrit et de l'autre il accentue d'un geste les paroles qu'il fait entendre.

"Mais, au point de vue de l'art, la statue d'un homme d'église est soumise à bien des conditions. Elle doit être pacifique tout en étant virile ; elle doit symboliser l'action plus encore que la parole. Pour avoir été trop irrévérencieux, l'artiste court le risque de ne faire qu'un lieu commun. M. Hébert a su se tenir aux succès de cette double difficulté, et Mgr Bourget se révèle dans sa statue de bronze le pasteur magnifique qu'a connu la dernière génération, le pasteur toujours en éveil pour protéger le troupeau.

"Dans la composition de ses figures allégoriques, M. Hébert a pu donner libre cours à son imagination — ce dont ses concitoyens lui savent gré ; mais il a su tout de même la contenir sans que cela y paraisse, et l'effet produit n'en est que plus grand. S'il est vrai, suivant que le veut la maxime esthétique, que c'est le suprême de l'art de cacher l'art, ce l'est surtout pour ce monument, qui représente Mgr Bourget sans autres attributs autour de lui que les figures héroïques de la Religion et de la Charité, symboles créés par l'artiste de cette vie consacrée exclusivement à la gloire de Dieu et au bien de ses compatriotes.

"C'est à ce point de vue que le monument atteint un degré de beauté et de noblesse qui ne pouvait être obtenu d'autre façon. La Charité a les yeux tournés au ciel avec une trace de tristesse résignée sur la figure. D'une main, elle soutient un enfant et de l'autre désigne, d'un geste suppliant, une femme amaigrie par la misère autant que par l'âge, et à qui elle vient de donner une miche de pain. C'est bien le type de la charité dans la vie réelle, et l'artiste n'a pas eu recours à aucun truc du métier pour accentuer la leçon. Ces gens-là souffrent, mais ils ne maudissent pas la société ; ils prennent ce qui leur est offert et vivent dans l'espérance d'un sort meilleur.

"Du côté opposé du piédestal, contrastant avec la Charité, est la Religion. Elle est triomphante. La Charité fait appel aux coeurs, les yeux levés au ciel ; la Religion, elle, d'une figure sereine, embrasse d'un regard le monde entier. A côté d'elle est un vieillard, un moribond — on le voit à son chef branlant, à sa lèvre pendante. Il attend sa fin prochaine, une petite croix à la main. Au-dessus de sa tête, la Religion lève son bras dans un geste de prédication. La tête porte la couronne de la victoire et son pied écrase le serpent de l'erreur.

"A sa gauche se voit un petit enfant en prière, les mains jointes. Il a les yeux levés au ciel ; le vieillard, lui, tient les siens abaissés vers la terre où bientôt il se couchera. Et la Religion, qu'un pareil spectacle ne saurait émouvoir, car elle en a vu bien d'autres à travers les âges, prêche à tous la doctrine du talent.

"Le modelage des figures est d'une hardiesse remarquable, malgré sa délicatesse. La ressemblance de Mgr Bourget est des plus frappantes, tandis que la Religion et la Charité rappellent le type des déesses de l'antiquité. Il n'y a pas chance de les retrouver un jour à l'atelier du sculpteur, car elles n'ont jamais existé que dans son esprit avec leur superbe beauté féminine. Ce sont des femmes idéales ; mais l'art en a fait des femmes réelles.

"Il ne faut pas passer sous silence les bas-reliefs, dans lesquels M. Hébert a mis autant de fini que dans les pièces plus grosses. Eux aussi rappellent la vie de Mgr Bourget. On le voit dans celui-ci, en visite au camp des zouaves canadiens, aux environs de Rome. Il s'appuie au bras du colonel du régiment, cependant que M. Hébert, un genou en terre, baise respectueusement l'anneau épiscopal de Sa Grandeur. Quel réalisme dans ce monument de la vie des camps ! A gauche un officier fait caracoler son fier coursier ; à droite, un petit tambour cause de près avec un camarade. Les zouaves, dont l'identité est connue à mainte famille canadienne, indiquent clairement par leur contenance que le visiteur est le bienvenu auprès de tous. L'autre bas-relief représente Mgr Bourget agrément des mains de l'architecte le plan de la présente cathédrale.

"Au sommet du piédestal sont les armes de Mgr Bourget, en bronze, comme toutes les autres figures. Le piédestal lui-même est de granit et, avec la statue qui le couronne, fait un monument d'une vingtaine de pieds de haut.

"Constatons pour finir qu'un si noble groupe de statues ne peut que grandir encore la réputation du sculpteur Hébert."

RÉCRÉATION EN FAMILLE

DEVINETTE



—Je ne me souviens plus, où est donc le souffleur ?

UN TOUR PAR SEMAINE

Faire tomber une hirondelle pendant son vol, et ensuite trouver le moyen de la rappeler à la vie

Vous prendrez pour faire cette expérience, un fusil ordinaire ; vous y mettrez la charge de poudre accoutumée, en observant seulement de mettre ensuite, au lieu de plomb, une demi-charge de vif argent.

Vous amorcerez pour être prêt à tirer votre coup de fusil quand il se présentera une hirondelle, pour peu que vous approchiez d'elle, car il n'est pas nécessaire de la toucher, cet oiseau setrouvera étourdi et engourdi au point de tomber par terre, asphyxié. Comme il doit reprendre ses sens au bout de peu de minutes, vous saisirez cet instant pour dire que vous allez lui rendre la vie, ce qui étonnera beaucoup ; les dames ne manqueront pas de s'intéresser en faveur de l'oiseau, et de demander sa liberté ; vous vous ferez encore un mérite auprès d'elles, en l'accordant à leurs sollicitations.

CHARADE

A mon "premier" tout ce qui touche
Perd la moitié de sa valeur.
—On le retrouve avec bonheur,
Mon "second", lorsque l'on se couche.
—Avec la proie qu'il égorgéa
Dans mon "trois" l'aigle se retire.
—Tous furent mon "tout", on peut dire,
Le seront, ou le sont déjà.

DEVINETTE

Lecteur sagace,
Fin, perspicace,
Cherche, sans bruit,
Le nom du fruit,
—Rien d'une mère,
Je te le jure —
Que tout, oui, tout poisson
N'aime point et déteste
Autant qu'un vil poison,
Voire autant que la peste.
Devin, pourquoi !
Restes-tu coi ?
Cherche, qui t'en empêche ?
Cherche, et tu trouveras ;
Cherche bien... tu verras
Que X'XXX XX XXXXX.

ENSEIGNE DROLE

La liste des enseignes drôles pourrait être allongée à l'infini. En voici une que l'on voit actuellement sur un débit du quai de l'Entrepôt, à Cherbourg :

"Mieux vaut boire ici qu'en face."

Je le crois sans peine, car, en face, c'est tout simplement... le bassin du commerce.

EQUERRE EN PAPIER

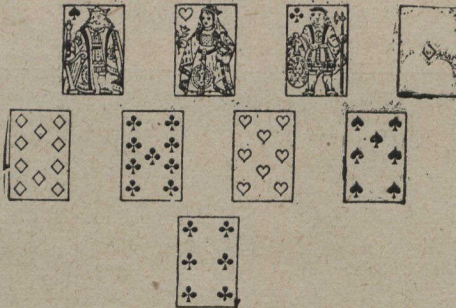
Vous voulez élever une perpendiculaire, constater le plus ou moins de régularité d'un angle droit, ou effectuer toute autre opération qui nécessite l'emploi d'une équerre, mais vous n'avez pas cet instrument sous la main.

Prenez une feuille de papier, pliez-la en quatre bien exactement, et vous aurez une équerre qui n'aura rien à envier aux instruments les plus parfaits.

JEUX DE CARTES : LA SIZETTE

Ce jeu, fort en honneur à la cour du Grand Roi, a eu le sort d'autres jeux tels que la comète et la brusquembille, qui sont passés de mode sans être pour cela moins intéressants que ceux qui les ont remplacés.

La Sizette se joue à six personnes avec un paquet de 36 cartes. Le Roi est la première carte ; viennent ensuite la Dame, le Valet, l'As, les 10, 9, 8, 7 et 6 dans chaque couleur.



Il y a deux partis, trois contre trois, placés alternativement. La donne se fait par la droite, servant six cartes à chacun des joueurs en deux distributions. La dernière carte est le triomphe.

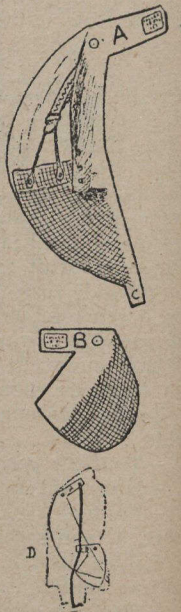
Celui qui gouverne le jeu du premier parti interroge ses partenaires et fait commencer par la carte qu'il veut. Alors, les seconds se consultent à leur tour ; il faut fournir, mais on n'est pas tenu de couper. Les gagnants sont ceux qui font trois levées en avance, et le gain est double si les joueurs du même parti font les six levées.

Le joueur qui gouverne doit mettre son habileté à connaître le jeu de ses alliés, sans les obliger à trop d'explications et à profiter des déclarations des adversaires.

LOGOGRIPE

Sachez, ô lecteurs, mes amis,
Que sur l'un et l'autre hémisphère,
Mon entier très souvent diffère,
Suivant les contrées, les pays.
Tête et queue entervez soudain,
A ce vocable, c'est facile,
Vous aurez ainsi une ville.
Chef-lieu d'Etat américain.
Si vous mêlez, comme je dis,
Les pieds de cette capitale,
Sitôt devant vos yeux s'étale
Un jeu très usité jadis.

VOULEZ-VOUS ENGRAISSER ?



C'est bien simple : imitez ce monsieur. Fendez les traits noirs où ils sont indiqués en dents de scie, c'est-à-dire depuis la cravate jusqu'au bas de la redingote, et derrière, depuis le coude jusqu'au bas des basques. Découpez A et B. Placez-les sous le bonhomme ; vous articulerez en piquant une épingle qui traversera la rosette de la boutonnière et la rosette correspondante de A. Idem pour la rosette sous le bras qui maintiendra B. Collez, une fois ces deux parties à leur place que vous voyez en D, un bout de fil qui reliera A et B. Tendez un peu. Ce fil continuera par-dessous plus bas que les pieds. Le bonhomme est monté. Tirez alors le fil et le bonhomme commencera à prendre du ventre et du... contraire. C'est un arrêt qui empêchera le ventre de sortir tout à fait.

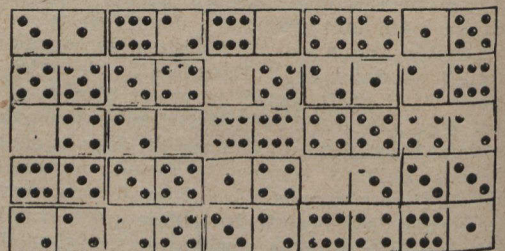
SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 63

Question. — Cette locution est venue de ce que, dans un tarif fait par saint Louis pour régler les droits de péage, qui étaient dus à l'entrée de Paris, sous le petit chatelet, les "joculateurs" étaient exempts de payer en faisant jouer et danser leurs singes devant le péager.

Aujourd'hui, cette locution signifie faire des grimaces pour se moquer de quelqu'un qui demande à être payé.

Logogriphe. Damiens, Amiens, Miens.

Les dominos —



SOLUTION DU PASSE-TEMPS ALI BABA



Voici la façon dont il fallait placer les dix petits clowns. Il y en a parmi eux qui ont des positions plutôt peu confortables, mais ils voulaient former le mot Ali-Baba, et ils y sont arrivés.

L'ÉQUIPE DES SHAMROCKS, DE MONTRÉAL, QUI VIENT DE GAGNER LA COUPE MINTO PAR UN SCORE DE 12 À 8, DANS UN TOURNOI DE CROSSE CONTRE LE CLUB BRANTFORD, D'ONTARIO



1. T. O'Connell, capitaine. — 2. J. Kavanagh. — 3. H. Hoobin. — 4. J. Brennan. — 5. R. Finlayson. — 6. P.-J. Brennan. — 7. J. McIlwaine. — 8. J. Currie. — 9. J. Howard. — 10. P. O'Reilley. — 11. W. Hennessey. — 12. H. Smith. — 13. E. Robinson.

CHAGRIN



—De grâce, monsieur le chef de gare, tirez, avant tout, ma belle-mère de sous les décombres.

—Ma foi, monsieur, j'ai pourtant vu beaucoup d'accidents, mais jamais je n'ai vu un gendre peiné de la perte de sa belle-mère, au contraire.

—Peut-être, mais la mienne a la clef de ma valise sur elle.

MALADIE DE COEUR



—Docteur, je crains bien d'avoir une engelure au coeur... Pour le moment, je n'en ai qu'à la main... Mais vous savez comme tout le monde que j'ai le coeur sur la main !

CHOSSES ET AUTRES

—Dans le Dakota-Nord, on doit affecter, cette année, deux millions d'acres de terrain à la culture du lin.

—La fabrique de Simcoe, à Hamilton, vient d'annoncer sa demande pour 10,000 boisseaux de tomates, à 25 centins le boisseau.

—M. Adams a constaté que nos mines de fer telles qu'on peut en juger actuellement, ne sont pas aussi importantes que les gisements de houille.

UNE FORTUNE POUR \$1.00

Il y a quelques jours, la Compagnie de Prêt et d'Epargne mettait sous les yeux du public un système de banque coopérative copié d'après celui des Etats-Unis, qui, aujourd'hui, fonctionne à merveille, et une série d'obligations à primes, comme cela se fait au célèbre Crédit Foncier de France. La Compagnie invitait en même temps le public à déposer son argent à 6 p. c., à acheter des obligations à primes à \$1.00 de l'obligation.

Les gens désireux de s'assurer un bien-être en peu de temps ont si bien compris l'excellence du système de la Compagnie de Prêt et d'Epargne, et ils ont si vite apprécié les avantages incalculables qu'ils sont venus en foule acheter de ces obligations. De sorte que le nombre des obligations à primes dont il reste à disposer actuellement est très restreint.

Les personnes, donc, qui désirent acheter de ces obligations, sont priées de se hâter.

Le public a là une excellente occasion de placer ses petites épargnes en sûreté et d'en retirer des sommes très rondes.

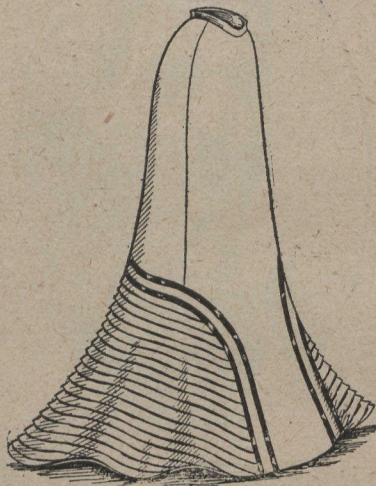
—Pour nettoyer l'ivoire des claviers de piano, de tous objets ou articles en ivoire, on a découvert que le meilleur procédé à suivre est d'humecter légèrement de la poudre de charbon très fine, impalpable. On frotte l'ivoire avec cette pâte, on essuie rapidement. L'ivoire reprendra son teint blanc et mat ; taches et altérations s'effacent comme par enchantement.

DEMANDEZ NOTRE CIRCULAIRE SPECIALE.

L'Evenement de la Saison
La... Grande **VENTE DE JUILLET**
A LA
MAISON VALLIÈRES

Mise en vente extraordinaire de lots magnifiques et d'une valeur incomparable. La balance complète de tout notre superbe assortiment d'été dont l'élégance, la richesse et la variété nous ont acquis une si haute réputation, devra s'écouler durant le mois de juillet. Nous avons établi des **PRIX D'ATTRACTION** en conséquence.

C'est connu de partout : nous excellons dans les **MODES ET CONFLECTIONS** et c'est dans ce département surtout que se centralisent actuellement les multiples attractions de cette vente extraordinaire de juillet.



EXTRAIT

de notre circulaire que tout le monde devra lire pour constater l'importance de cette vente colossale.

Spécial

5 douzaines de boas en chiffon noir et blanc, ou tout noir ou tout blanc, toujours vendus \$4.00, pour **\$1.99**

10 douzaines de parasols en soie, garnis de dentelle et chiffon, pour dames, valant de \$7.00 à \$10.00, pour **\$4.99**

Ettoffes à robes très légères, barrees, — Allane — spéciales pour blouses, valant 50 cents, pour **29c**

25 douzaines de blouses en lawn, couleurs assorties, valeur 60 cents, pour **25c**

10 douzaines de blouses blanches, garnies de remplis et de broderie, valant \$1.50, pour juillet **88c**

10 douzaines de menottes en soie de couleurs, pour enfants, valant 15 cents, pour **5c**

50 jupes de robes en alpaga noir, garnies avec biais de satin, toutes les grandeurs **\$1.29**

20 manteaux en satin duchesse, garnis avec appliques en soie, valant \$18 à \$25, pour **\$13.20**

MAISON VALLIÈRES, RUE STE CATHERINE
Coin Montcalm

Voyez les autres Réductions sur notre circulaire.

N.B.--Nous fermons à 6 h. durant juillet et aout, lundis et samedis exceptés

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

POUR EMPECHER LES RIDES

Une cause fréquente de rides chez les femmes, c'est les souffrances que leur causent les maux de tête et névralgies. Ces maux, si pénibles quoique sans danger, sont soulagés instantanément par les Poudres Nervines Mathieu — 18 pour 25 centins. — Chassez la souffrance et les rides s'en iront aussi.

—L'une des curiosités dont va s'enrichir prochainement le Jardin des Plantes, à Paris, est un de ces clients de l'Île Maurice, dont les principaux traits caractéristiques sont, l'un, l'absence de voix, et l'autre, l'aversion pour l'eau douce ; ils ne boivent que l'eau de mer et ne mangent que des oiseaux aquatiques.

LES PLAISIRS DE LA PECHE



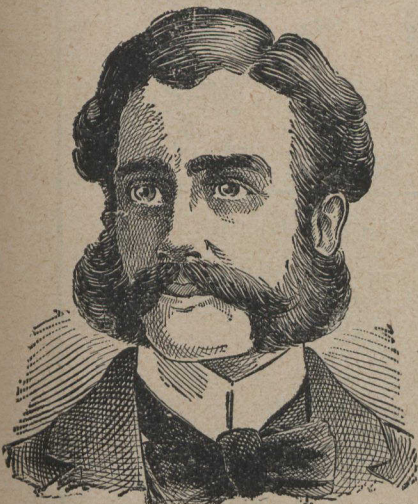
—Ah ! enfin, je crois que j'ai attrapé quelque chose !

**LES MALADES GUÉRISSENT
LES FAIBLES DEVIENNENT FORTS.**

Le merveilleux **ELIXIR DE VIE** découvert par un célèbre médecin soulage toutes les maladies.

Des cures vraiment étonnantes sont comme des miracles. Le secret d'une longue vie des temps du moyen-âge retrouve.

Le remède est envoyé gratuitement à toute personne, qui en fait la demande.



Après de nombreuses années d'études et de recherches dans les archives des Anciens, employant en même temps les expériences modernes de la science médicale, le docteur **JAMES W. KIDD**, 735 Baltes Block, Fort Wayne, Ind., États-Unis d'Amérique, annonce qu'il a découvert l'**ELIXIR DE VIE**. Il est à même, par l'aide d'un composé mystérieux, dont il a le secret absolu, de guérir toutes les maladies du corps humain. Il n'y a pas de doute que le docteur est au sérieux, les cures remarquables qu'il fait journellement le justifient assurément. La théorie, dont il est l'originateur, est une théorie de raison et fondée sur l'expérience acquise pendant des années nombreuses d'une pratique de médecin. On ne paye rien pour mettre à l'épreuve l'**ELIXIR DE VIE**, comme il appelle ce remède remarquable, car il l'envoie absolument gratuit à tous souffrants. La quantité suffira pour persuader l'homme le plus sceptique du mérite de cette découverte admirable, sans lui coûter un centime. Plusieurs guérisons sont de véritables miracles, et sans témoins dignes de confiance, elles paraîtraient incroyables. Les boiteux ont jeté leurs béquilles et marchent après deux ou trois essais du remède. Les malades abandonnés des médecins, ont regagné l'espérance, et sont rendus à leurs familles, entièrement guéris. Rhumatismes, névralgies, les maladies de l'estomac, du cœur, du foie, du sang, de la peau et de la vessie disparaissant comme par magie. La migraine, le mal de dos, l'état nerveux, la fièvre, la consommation, la toux, les rhumes, l'asthme, le catarrhe, la bronchite et toutes les maladies de la gorge, des poumons, etc., sans guéries en peu de temps. Paralyse partielle, locomotor ataxia, hydropisie, goutte, scrofules, hémorroïdes, et poison du sang contagieux sont chassés promptement et en permanence. Les parts vitales sont restaurées à leurs puissances naturelles. Ce remède purifie le corps entier, le sang et les tissus et restaure les nerfs et la circulation et un état de parfaite santé est le résultat. Pour le docteur toutes les maladies sont égales et sont guéries par cet admirable **ELIXIR DE VIE**. Demandez le remède aujourd'hui. Le médecin le donne gratuitement à chacun qui souffre. Écrivez de quelle maladie vous souffrez et ce remède sera à votre service.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

—La Havane a exporté 209 millions de cigares, l'an dernier.

CHOSSES ET AUTRES

—Le Canada compte annuellement 35 banques d'émission ayant un capital total de 360 millions et une circulation de 270 millions, garantie par une réserve de 220 millions. La Puissance, elle, a émis pour 120 millions de billets, dont la grande partie constitue l'encaisse légale des banques d'émission; celles-ci, d'après la loi, doivent en effet constituer leur encaisse par 40 p. c. au moins de billets de la Puissance.

—Messieurs Beaudry et Brown, ingénieurs civils et sollicitateurs de brevets d'inventions, 107 rue Saint-Jacques, Montréal, rapportent les brevets d'inventions suivants, obtenus au Canada par des Américains :

William-H. Chappell, Morenci, Michigan, E.-U., "Fournaise à eau chaude"; John Halliran, Grand Rapids, Michigan, E.-U., "Appareil à détacher les haméçons"; Joseph-L. Giroux, Jerome, Arizona, E.-U., "Générateur de vapeur et appareil de chauffage à air chaud"; Henry Dickson, Rock, Massachusetts, "Séchoir à linge"; Lawrence Doerr, East Jordan, Michigan, E.-U., "Machine à grôser"; John-C. Hood, Wilkinsburg, Pennsylvanie, "Mécanisme pneumatique à actionner les fenêtres, barrières"; Raymond-B. Price, Chicago, Ill., "Bandage de caoutchouc pour voitures"; William Parus Barclay, Chicago, Ill., "Appareil pour la fabrication de la glace."

—On compte 1,360 habitants par mille carré, dans l'île de Malte. C'est réellement le pays de tous ceux connus où la population a la plus grande densité.

QUI VEUT PEUT

Voulez-vous guérir votre rhume rapidement et sûrement? Il n'y a qu'à prendre du **BAUME RHUMAL**.

—Le gouvernement de Terre-Neuve a accordé un bonus de \$1.50 par tonne, pour le fer en gueuse, \$1.00 pour l'acier fabriqué avec le minerai du pays. C'est en vue d'encourager l'industrie du fer et de l'acier.

Sur réception de dix centins, nous vous enverrons un magnifique portrait de Léon XIII, grandeur pour album, garanti pour se conserver, par J.-A. Dumas, photographe. Adressez-vous immédiatement: nous n'en avons qu'un nombre limité.

S'adresser à
638 rue Saint-Denis,
Montréal.

BESOIN DE SAVOIR



—Dis, grand'mère, est-ce qu'ils ont des pantalons, les petits nègres?

—Mais non, mon enfant.

—Alors, pourquoi qu'tit père, pour la quête au bénéfice des nègrillons abandonnés, il a donné dimanche un bouton de culotte?

LA CIE DE PRET ET D'EPARGNE

(A RESPONSABILITE LIMITEE)

CAPITAL, \$250,000

Avec pouvoir d'émettre \$1,000,000 d'Obligations

Vous pouvez EMPRUNTER n'importe quelle somme d'argent pour acheter une maison, une ferme, ou payer une hypothèque sans avoir à payer aucun intérêt

Période de vingt ans ou moins pour la remettre par petits paiements mensuels, sans intérêt.

LE REPOS ENFIN !

La fortune est à votre porte, vous n'avez qu'à tendre la main.

Voilà ce que vous offre "**La Compagnie de Prêt et d'Épargne**" qui vient d'émettre \$500,000.00 d'obligations à primes divisées en 500,000 obligations de \$1.00 chacune portant 4 p.c. d'intérêt payable semi-annuellement et remboursable au pair par fonds d'amortissement et garanties sur première hypothèque ne dépassant pas 50 p.c. de la valeur de la propriété. Les porteurs d'obligations participent à douze distributions de primes qui ont lieu le 15 de chaque mois, au montant de \$12,500.00 divisées en 344 obligations primées dont —

| | | | | |
|------------|----------------------|---------|---|--------------------|
| 1 | Obligation primée de | \$5,000 | — | \$5,000.00 |
| 1 | " | " | " | 2,000 — 2,000.00 |
| 1 | " | " | " | 1,000 — 1,000.00 |
| 1 | " | " | " | 500 — 500.00 |
| 10 | " | " | " | 100 — 1,000.00 |
| 10 | " | " | " | 50 — 500.00 |
| 20 | " | " | " | 25 — 500.00 |
| 100 | " | " | " | 10 — 1,000.00 |
| 200 | " | " | " | 5 — 1,000.00 |
| 344 | | | | \$12,500.00 |

Les obligations à primes se vendront jusqu'au 15 juillet

N.B.—La Compagnie recevra toute somme d'argent pour être prêtée sur première hypothèque à 6 p.c. d'intérêt composé. Toute somme déposée ici double de valeur dans 8 à 12 ans. La compagnie ne sert que d'intermédiaire entre le déposant et les emprunteurs. Tenez compte du taux considérable d'intérêt que cela vous rapportera, que pas une minute n'est perdue après votre dépôt sans porter intérêt, que vous pouvez déposer même un sou qui vous rapportera des piastres, et qu'en outre vous pourrez, d'un seul coup, entrer en possession d'une fortune.

Pour plus amples informations, s'adresser à

La COMPAGNIE de PRET et D'EPARGNE
20 RUE ST ALEXIS, MONTREAL, CAN.

G. A. CHENEVERT, M. P. P., Président; A. MILUETTE, Sec. et Gérant; V. MORIN, Notaire de la Cie.

Bureaux des Agents: ED. BROUILLETTE, 113 rue Vitré; T. V. EMBLEM, 41 rue Saint-François-Xavier; O. C. GUIMOND, coin des rues Labelle et Conte.

VERRET & DROLET, Agents généraux, 104 rue Saint-Jean, Québec.

On demande des agents dans toutes les parties du Canada.

ARTICLES SOUVENIR

Objets de Fantaisie et Sujets Religieux

AUSSI

FINE PAPETERIE

PARFUMERIE

SELECTE

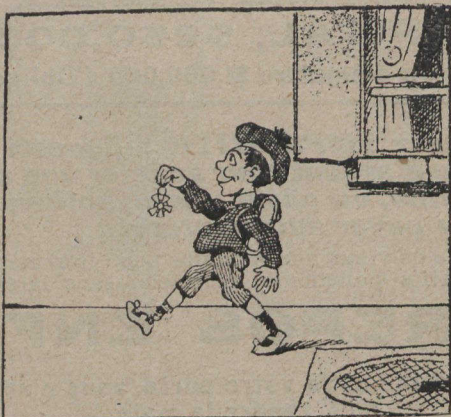
Bibelots Artistiques, etc.

Beaudoin

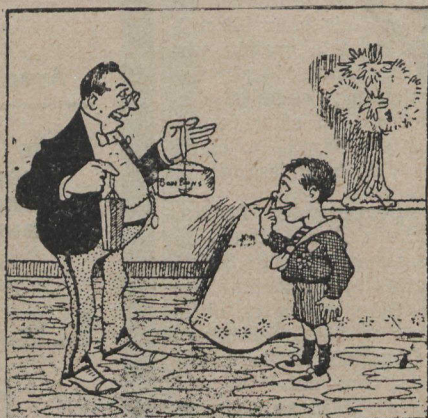
270 ST. LAURENT

TEL. BELL MAIN 3257

GARE AUX EXCES !



Toto, d'habitude très indifférent aux honneurs, a cependant, pour la première fois de sa vie, décroché la croix.



Grande joie dans la famille. Son père lui offre immédiatement deux sacs de bonbons de la meilleure qualité, à titre d'encouragement.



Toto va lui-même faire part de la bonne nouvelle à son oncle Pierre. Nouveau succès et nouveaux encouragements, sous la forme de pralines et de chocolat.



Tout en entamant avidement ses provisions, Toto songe à exploiter jusqu'au bout sa distinction honorifique. Une visite à la tante Eulalie est tout indiquée.

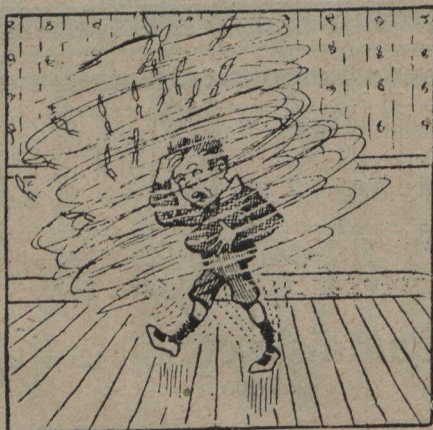


—Il faut encourager la vertu, dit sentencieusement la tante Eulalie en apprenant la chose.

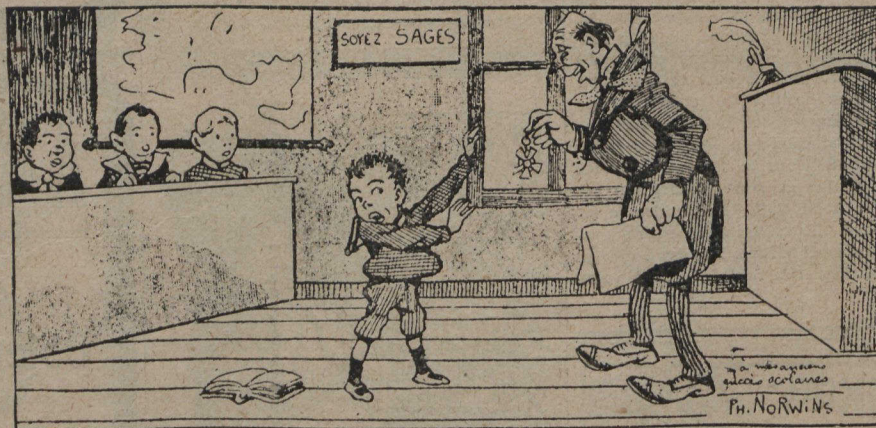
Aussitôt, des caramels et des biscuits à la vanille viennent renouveler les provisions de Toto, épuisées pendant le trajet.



Mais toutes ces friandises, entassées dans l'estomac de Toto comme de simples voyageurs dans le tramway, commencent à se rebiffer. Toto sent, en rentrant, qu'une lutte horrible se prépare dans son intérieur.



La guerre entre bonbons, chocolat, caramels, biscuits, éclate, acharnée. Mais, changeant d'attitude brusquement, tous semblent se liguer contre lui, et alors, c'est terrible. Je renonce à décrire les suites de ce combat lamentable.



Et quand, huit jours après, s'étant bien conduit derechef, le professeur lui tendit encore la croix, Toto, pâissant soudain, la repoussa d'un geste noble.

—Non, non, donnez-la à un autre, chacun son tour ! s'écria-t-il.

Cette modestie insolite frappa d'admiration toute la classe, et suggéra aussitôt au professeur une comparaison classique avec Charles-Quint, qui, ayant goûté aux honneurs, se réfugia dans l'oubli. Toto s'arrangea, du reste, à ne plus mériter la croix.